4e Année Nº 136 Le Nº 0$50 Jeudi 8 Avril 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Photo HESBAY

CAMBODGE (KANDAL). — Pagode Slaket à Koki.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



-TR. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 136 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 8 avril 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Pour mieux comprendre la Révolution Nationale. — Les éléments de la Société corporative : La famille et le métier	1
Les voyages de Pierre Sauvaire, Marquis de Barthélemy, par Rémi Bourgeois	3
Personnages comiques des contes cambodgiens suivant la tradition paysanne, par Guy Porée	8
En feuilletant de vieux papiers. — Un épisode de la campagne du Tonkin, par le Lieutenant-Colonel Lemaitre	12
L'Arsenal de Saigon, établissement industriel, par M. S.	I à V
La Fête du village des Cocotiers (village de Yên-so, province de Hadong, Tonkin), par J. F. (mars 1943)	VI à IX
L'inauguration des chantiers de la nouvelle bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, par J. H.	X-XI
Les Français au service de l'Indochine : M. Sogny	XII
Lettre du Cambodge	15
La Semaine dans le Monde	17
Revue de la Presse Indochinoise	18
La Vie Indochinoise	19
Courrier de nos lecteurs	22
Mots croisés n° 106	22
Solution des mots croisés n° 105	23

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

LES ÉLÉMENTS DE LA SOCIÉTÉ CORPORATIVE : LA FAMILLE ET LE MÉTIER

NOUS avons analysé précédemment les principes de la société corporative fondée essentiellement sur la personne. Nous étudierons aujourd'hui à l'aide des mêmes auteurs (1) les éléments de base de cette société organisée, que tend à créer le grand mouvement de Révolution Nationale :

« Pour le capitalisme, la société en elle-même n'étant qu'un contrat libre, rien de sa part ne doit entraver les individus, rien ne doit venir limiter les profits, les concurrences, les rivalités, les succès ou les défaites nées de l'impitoyable « lutte pour la vie. »

Pour le marxisme, la société constituant un être supérieur à l'homme, elle peut tout exiger de lui.

Pour le corporatisme, au contraire, la société, n'étant rien sans l'homme, reste néanmoins autre chose que la somme des individus. Aussi doit-elle se donner les institutions qui créeront un ordre favorable aux personnes.

Equilibre par changement de plan !

Cet équilibre est un équilibre réaliste. L'homme n'est point, face à la société, ce so-

(1) Th. Maulnier, Robert Francis, J.-P. Maxence, 1934.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

litaire démuni qu'il est aujourd'hui en France. Il appartient, d'abord, à lui-même, ensuite à des groupes « prochains », enfin seulement au tout social.

Ses éléments de base sont la Famille et le Métier.

Le libéralisme nie ces groupes et les condamne pratiquement à végéter sans pouvoir et sans influence. Le marxisme n'en a pas besoin. Il les absorbe dans l'Etat. Le corporatisme affirme violemment leur existence, leurs forces, leurs droits. Il leur fait une place essentielle. Il les considère comme les intermédiaires nécessaires entre la personne et la société. Il décèle, intègre, consolide leur réalité.

Ainsi n'y a-t-il pas pour lui de société contre la famille, de société sans la famille. Et défendre cet « être de relations » le plus concret de tous, comporte un certain nombre d'exigences précises.

Il n'y a pas de famille possible sans les moyens de subvenir à la fondation, à la vie et à l'assurance des foyers. Ainsi le droit à la vie dans une société organisée — le « juste salaire » si l'on veut — n'est-il pas fonction seulement des existences personnelles mais des existences familiales. Assurances, salaires, bourses d'entretien, métiers, travaux, doivent être réglés de telle manière qu'ils ne rendent pas précaire, fragile et menacée la situation des familles, même dans les plus pauvres conditions sociales.

S'il n'y a pas de famille sans pain, il n'y a pas non plus de famille sans loisir. Le but d'une société organisée n'est donc pas uniquement de fournir du travail à l'homme mais de lui ménager des loisirs. C'est dans un tel sens que tout progrès technique, tout perfectionnement machiniste doit être orienté. Le loisir personnel, le loisir de solitude, de plaisir, de culture, de détente n'est pas le seul dont une société réaliste doive tenir compte. L'homme a besoin pour s'intégrer au groupe familial d'un loisir d'intimité, d'un loisir d'amour.

C'est toute la condition du prolétariat actuel — du prolétariat en régime marxiste aussi bien qu'en capitaliste — que condamne la famille. Le prolétariat, en effet, la tue. Il la tue par la misère, par l'insécurité du métier (aujourd'hui en France) ; il la tue par le travail forcé, la surproduction, l'enrégimentement social (aujourd'hui en Russie).

Une société organisée (qu'il ne faut point confondre ici avec une société charitable) implique non point la création de « casernes d'enfants » mais la protection des foyers, parce que de tous les groupes sociaux la famille est encore celui qui — dans les conditions normales (1) — favorise le mieux le développement des personnes.

***

Pas plus que le groupe familial, le groupe professionnel n'est compatible avec la condition de prolétaire. Pour que le métier ne soit plus un simple moyen de se procurer de l'argent ou un champ de manœuvres où l'homme doive se vouer au seul service d'un Etat anonyme, il faut que les « relations » qui constituent sa raison d'être soient, elles aussi, préservées, sauvées.

Or, pas de « relations » corporatives possibles sans certaine stabilité, certaine unité.

Le maintien de l'existence autonome des métiers suppose une organisation (ce que méconnaît le libéralisme capitaliste) et une organisation pacifique (ce que nie le déterminisme marxiste). Anarchie ou guerre sociale tuent les réalités corporatives. L'anarchie même — on l'a vu en analysant la société présente — conduit à la guerre sociale et l'impose. A l'organisation unilatérale des syndicats (organisation de lutte de classe née d'ailleurs du sursaut juste et inévitable des travailleurs livrés à l'arbitraire de l'argent), il importe de substituer une organisation bilatérale, fondée sur le contrôle réciproque (2). Pas de métier sans corporation.

Pas de corporation possible sans stabilité du travail. Comment organiser un métier dont les membres ne sont liés ni par des intérêts communs, ni par des contrats bilatéraux et permanents ? L'ouvrier, en régime libéral, est un être errant, vagabond, jamais assuré du lendemain, parce qu'il ne peut jamais être assuré de son travail. Une société organisée devra, au contraire, se préoccuper de garantir à l'employeur comme au travailleur, la possession inaliénable de son métier. Autrement dit, en régime corporatif, la profession n'est pas seulement le moyen d'acquérir du bien, elle est, en elle-même, par elle-même, un bien. Le métier ne constitue pas simplement une sauvegarde de fortune, il doit constituer une propriété. »

Nous étudierons dans les numéros suivants les autres éléments de base de la société corporative.

INDOCHINE

(1) Les institutions ne sont point faites pour ériger en règles les exceptions.

(2) C'est ici que, dans l'ordre économique lui-même, le corporatisme se situe vraiment « au delà du marxisme ». En effet, il supprime radicalement les deux fondements économiques du système de Marx : d'une part en contrôlant l'offre et la demande, d'autre part en intégrant le syndicat dans la profession.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les voyages de Pierre Sauvaire, Marquis de Barthélemy

par RÉMI BOURGEOIS
Archiviste-Paléographe.

Dans un précédent numéro (1) *M. Sauvaire-Jourdan a tracé une rapide esquisse de l'œuvre colonisatrice de Barthélemy, fondateur de Camranh. Nous proposons aujourd'hui aux lecteurs d'*Indochine *de suivre, dans ses pérégrinations, le chasseur intrépide et l'explorateur que fut, dans sa jeunesse, Pierre Sauvaire, Marquis de Barthélemy.*

"PAR quel aimant spécial l'Indochine attire-t-elle à nouveau son visiteur jusqu'à le fixer à son sol lointain ? La question m'a toujours semblé fort complexe, et cependant n'ai-je pas été l'un des premiers atteints de cette fièvre particulière, la plus dangereuse, peut-être, de toutes celles qu'on peut prendre là-bas, car elle guérit difficilement ? Ne pourrait-on pas attribuer cette sorte d'amour pour ce coin du monde à la pointe de sentimentalisme que possède tout Français et au cadre merveilleusement sauvage et varié offert là-bas à ses rêveries ? » Telle était la question que se posait le marquis de Barthélemy en commençant le récit de son voyage en Indochine, et il ajoutait : « L'Indochine semble se révéler à temps pour le bien de la France ; c'est là que verront tomber leurs désillusions les oisifs forcés de notre société moderne. Ils y trouveront, avec une vie active, de quoi satisfaire leurs goûts pour le pittoresque et l'imprévu. »

Pierre, François, René Sauvaire, comte puis marquis de Barthélemy, était, lorsqu'il toucha pour la première fois en 1892 la terre indochinoise qui devait, quelques années plus tard, l'envelopper de son emprise irrésistible, un de ces jeunes « oisifs forcés » dont les voyages et la chasse formaient la principale occupation. Fils adoptif du marquis Sauvaire de Barthélemy, lui-même petit neveu du diplomate François Barthélemy, le négociateur des traités de Bâle qui rétablirent la paix avec la Prusse, puis avec l'Espagne, plus tard sénateur et comte de l'Empire, marquis et pair de France sous Louis XVIII, le jeune Pierre, qui avait alors vingt-deux ans, après avoir accompli son service militaire dans la cavalerie, avait entrepris un voyage autour du monde en compagnie d'un ami intime, Manuel de Suberbielle, lorsque, à Fou-tchéou, ils furent pris de la fièvre typhoïde ; le jeune homme eut la douleur de voir mourir son meilleur ami, et fut lui-même considéré comme perdu. Convalescent, il s'arrêta quelque temps à Saigon, avant de rentrer en France, sans avoir pu réaliser le voyage en Indochine qu'il avait projeté. Ce n'était que partie remise.

Deux ans plus tard, il débarqua de l'« Ernest-Simon » sur les quais de Saigon, accompagné de quatre de ses amis, Paul, Jean, Alexandre de Neufville et Alfred Herbet. Le jeune comte et ses compagnons avaient formé le projet de visiter en touristes la Cochinchine, le Cambodge, le Bas-Laos et le Siam, tout en chassant le gros et le petit gibier. A cette époque, un voyage de ce genre ne se faisait point avec les facilités dont bénéficient les touristes d'aujourd'hui et n'était pas sans comporter quelques risques. Les cinq voyageurs prirent la chaloupe pour gagner Phnom-penh, la capitale du Cambodge, puis, Angkor, qui était alors sous la domination siamoise, et qui les émerveilla. De retour à Phnom-penh, ils s'embarquèrent sur une chaloupe pour remonter le Mékong. Ils visitèrent la chrétienté de Tai-Mao où ils retrouvèrent le P. Lazare, leur compagnon de traversée, puis Krauchmar, Umptil — où ils firent leur première chasse à dos d'éléphant —, Kratié, Sambor, où la puce de sable, aux piqûres lancinantes, leur fit passer une mauvaise nuit. Quelques jours après, autre mésaventure : « J'aperçus tout à coup, raconte Pierre Sauvaire, mes amis, les boys, les coolies qui nous guidaient, dansant une sarabande effrénée et se sauvant affolés. A ce moment je sentis de cruelles piqûres à la poitrine ; cependant, aucun insecte ne bourdonnait, aucun animal ne semblait manifester sa présence dans nos vêtements. Ceux qui étaient restés au campement voyaient, deux minutes après, descendre à grands pas six êtres atteints de folie, et, en moins de dix secondes, six corps nus se plongeaient dans les eaux du fleu-

(1) Voir notre numéro 108.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ve en se grattant furieusement. Revenus de notre première souffrance, nous essayâmes de nous rendre compte d'où provenaient ces piqûres. Parmi les hautes herbes qui envahissaient l'ancien village, il y avait une graine ressemblant à s'y méprendre à une chenille : quand cette graine pourrit, elle s'épand sur la végétation et par terre. Nos pas faisaient lever les milliers d'aiguilles qui la constituent, et ces aiguilles, pénétrant dans l'étoffe de nos vêtements, dans les pores de la peau, nous avaient causé ces piqûres subites et l'impression désagréable de se sentir piqués sans savoir d'où cela peut venir. »

Toujours chassant, les cinq amis parvinrent à Stung-treng, qui était à cette époque rattaché administrativement au Bas-Laos, où ils furent charmés par le costume des femmes laotiennes. Là, ils firent connaissance de M. Ruhle, qui allait prendre définitivement possession du poste d'Attopeu. M. Ruhle leur proposa de l'accompagner, offre que les jeunes gens acceptèrent d'enthousiasme. Les deux caravanes réunies, celle des chasseurs et celle de l'administrateur, poursuivirent leur route en pirogues. Pierre Sauvaire avait juré de tuer un crocodile. A quelques jours de là, une occasion magnifique se présenta :

« Tout à coup, dit-il, je m'arrêtai plein d'émotion, une énorme tête surgissant en bordure d'arbustes d'une mare fangeuse, c'était bien là la forme d'un saurien dormant sur le sable. Il était immobile, l'œil fermé, bien peu différent comme couleur des troncs d'arbres apportés par le fleuve et à une distance de huit pas de moi. Passant avec précaution le canon de mon arme à travers les branches, je pressai sur la détente. Une violente détonation éveilla les échos du fleuve et je pus voir la tête de l'animal, violemment projetée de côté, présenter une blessure béante. Une seconde balle pour assurer ma proie, et je faisais retentir l'air de cris de victoire, enchanté d'étonner mes compagnons par mon habileté de trappeur. Le fait est, me disais-je, qu'on est rarement mieux servi par la chasse. Devinant que j'avais pris quelque animal de grande taille, mes compagnons arrivèrent en courant, accompagnés de plusieurs Laotiens, et bientôt je commençai avec volubilité le récit de ma chasse, mes émotions de voir l'animal s'éveiller et plonger, enfin le coup final couronné de succès. « Mais, dit tout à coup une voix calme der- » rière moi, le crocodile était mort depuis » longtemps ! » Un seau d'eau froide jeté sur ma tête à ce moment ne m'eût pas produit plus d'effet. Ce crocodile a été un des déboires cynégétiques les plus cuisants. J'ai su plus tard qu'il arrivait souvent de retrouver sur les berges des crocodiles morts ; on sait que leur immobilité dans le sommeil les a souvent fait prendre pour des troncs d'arbres, et plusieurs chasseurs en Indochine, ont eu à rire de semblables aventures. »

Après un arrêt à Khône, la caravane reprenant sa route vers Attopeu, s'arrêta à Ban-Muong. Le comte de Barthélemy en profita pour rendre visite, sur l'autre rive du fleuve, à notre agent consulaire, M. Dombret, gérant de la factorerie du Syndicat du Haut-Laos, qui le présenta au roi de Bassac.

« Vêtu de son sampot et de la traditionnelle veste blanche, le roi nous attendait dans ce qu'on appelle pompeusement son palais. Nous nous assîmes autour de lui, tandis qu'accroupis, les hauts personnages de la Cour nous considéraient curieusement. Sur la table, près du roi, des coupes d'assez joli travail laotien étaient étalées ; ciselées mi-or et mi-argent, ou faites d'un vermeil très riche en or, ces coupes lui servaient à mettre ses cigarettes et ses chiques de bétel. Au fond de la pièce, dans un désordre indescriptible, il y avait un amalgame informe de pendules rococo, de mauvaises porcelaines chinoises, de lampes à pétrole de toutes les formes, et, au milieu, un fauteuil de velours rouge et à oreilles, semblable à celui de nos concierges, nous montrait que le roi nous faisait les honneurs de la « Salle du trône ».

La conversation, par le truchement d'un interprète, porta sur la mission Doudart de Lagrée, dont le roi avait conservé le meilleur souvenir. »

Après cette halte, nos voyageurs s'enfoncèrent dans la forêt épaisse. « Au-dessus de notre tête, dans une voûte de feuillage que nos yeux avaient peine à percer et que les rayons du soleil doraient sans pouvoir en vaincre les ombres épaisses, chantaient et volaient des milliers d'oiseaux ; une impression d'humidité et de fraîcheur fort agréable parcourait nos membres et une senteur capiteuse nous amollissait en nous invitant au sommeil... » Puis, après le passage de la Sé-kam-po, c'est la forêt claire, « le désert de l'Indochine, mais un désert avec une illusion d'ombre, avec l'illusion qu'on trouvera de l'eau, c'est la chaleur torride avec l'espoir sans cesse déçu de trouver quelque fraîcheur ».

Après un court séjour à Attopeu, terme du voyage, de Barthélemy et ses amis prirent la route du retour, en pirogue, par la Sé-ké-man et la Sé-kong et parvinrent, non sans de nombreux incidents, naufrages, rencontre de crocodiles et d'éléphants sauvages, à Stung-treng, et de là, par le Mékong, à Kratié.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Trois ans plus tard, en 1897, accompagné de Jean de Neufville et d'Alfred Herbet, devenu, dans l'intervalle, administrateur-adjoint des mines de Bông-miêu, où il devait mourir quelques années plus tard, Pierre Sauvaire débarqua pour la troisième fois en Indochine. Cette fois, c'est le Tonkin et le Haut-Laos qu'il voulait visiter. Après une rapide excursion dans les exploitations minières et agricoles du Tonkin et du Nord-Annam, il partit de Vinh pour gagner Luang-prabang à travers le Tran-ninh. Plus heureux que pendant son premier voyage, notre Nemrod réussit, après une chasse mouvementée, à tuer son premier éléphant.

A Ban-Pet, accueilli par un chef mèo, Tchong-Tchâa, il assista à une séance de danse mèo. « Après s'être fait quelque peu prier, Ton-Vay [un des Mèos de l'escorte] se fit apporter un orgue assez semblable à celui des Khas et composé d'un long tuyau auquel sont joints quatre gros pipeaux. L'instrument se porte horizontalement pour ne pas gêner les mouvements des danseurs. Après avoir tiré des sons sauvages, mais agréables, Ton-Vay se mit à lever les pieds en cadence en frappant du talon, d'abord lentement, puis accentuant peu à peu le mouvement. Lorsque la musique fut arrivée à des rythmes très rapides, le danseur tourna sur lui-même, fit un bond, et s'accroupissant brusquement se mit à jeter alternativement les jambes en avant en frappant le sol de son talon. Nous restâmes étonnés en reconnaissant le pas de la danse russe... ». Bientôt, plusieurs danseurs vinrent joindre notre coryphée et les femmes sortirent de leur case. La tête coiffée d'un turban élevé, avec leur jupe plissée et leur veste à col marin, elles s'accroupirent et commencèrent à exciter les danseurs de leur approbation ».



Pierre SAUVAIRE, Marquis de Barthélemy.

Le lendemain, Barthélemy et ses amis partirent à la chasse d'un rhinocéros que les Mèos signalaient dans le voisinage ; par malchance, un clan de Khas était passé par là récemment et avait débusqué l'animal ; nos chasseurs ne trouvèrent que des traces déjà anciennes et durent se rabattre sur le petit gibier.

En quelques jours, la petite troupe gagna sans incident notable Luang-prabang où elle assista à la fête des Eaux, puis Vientiane, Savannakhet et reprit la route du retour, par Hué et Tourane.

Pour la quatrième fois, en 1898, Pierre Sauvaire revenait en Indochine, chargé par le ministère de l'Instruction publique d'une mission d'exploration en pays moï ; il était accompagné de son ami, le lieutenant d'infanterie de Marsay, qui l'assistait pour les travaux topographiques, et de Paul Cabot qui s'occupait, pour le compte de Muséum d'Histoire naturelle, de la naturalisation des oiseaux et mammifères recueillis pendant le voyage.

Partie de Hué, la mission explora d'abord la région montagneuse entre Huong-hoa, sur la rivière de Hué, et la plantation d'An-diên, puis redescendit à Faifoo, gagna Tam-ky, visita les mines de Bong-miêu et s'enfonça en pays moï en direction de Kontum où elle fut accueillie à bras ouverts par le père Guerlach, fondateur de la mission catholique des Banhars.

« Le dîner fut suivi d'une fête sauvage, les Moïs pénétrèrent dans le salon, dont ils firent le tour, battant du tam-tam et des gongs à une cadence assez harmonieuse et d'une beauté toute spéciale dans sa simplicité. Une chorégraphie contorsionniste succéda : il nous semblait vivre un roman de Gustave Aymard et les danses du scalp nous revinrent à la mémoire. Marsay demanda la danse de guerre : bonne inspiration, car elle est fort divertissante. Trois virtuoses s'avancent, frappant avec ensemble deux bambous en poussant des cris. Cette danse n'a lieu qu'après la victoire. Une décharge de pétards se fit alors entendre ; les danseurs quittèrent la maison pour se repaître de la chair d'un buffle qu'avaient offert les Pères. »

Puis nos voyageurs redescendirent vers An-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

khê, où ils visitèrent la plantation Pâris et Delignon-Buffon ; enfin, suivant la côte, s'intéressant à tous les efforts de colonisation qu'ils rencontraient sur leur chemin, ils gagnèrent Qui-nhon, Tuy-hoa, le Deo-Ca, Ninh-hoa, Port-Dayot, Nha-trang, où ils admirèrent les réalisations du docteur Yersin. Puis, c'est Ba-ngoi et la baie de Cam-ranh qui retient particulièrement l'attention de Barthélemy. « La baie de Cam-ranh, écrit-il dans le récit de son voyage, mérite une mention particulière parmi les points économiques qui intéressent le plus directement la mise en valeur de notre colonie d'Indochine. Longue de 27 kilomètres à l'intérieur des terres, abritée par des hauteurs de 400 mètres en moyenne, avec des fonds de 20 à 14 mètres, elle possède, au nord et au sud, deux points importants d'eau douce qui donne à l'analyse fort peu de calcaire, avantage très apprécié pour l'usage de la navigation. Placée de trois à sept milles de la ligne commerciale Singapour-Hongkong, on peut y mouiller par des fonds de sable vasard et en pleine sécurité. Les études du chemin de fer Sud-Annam dirigeraient la ligne Saigon-Khanhhoa à Ba-ngoi, situé au fond de la baie.

» Cam-ranh est un petit Bizerte qui a de grands points de ressemblance avec notre grand port militaire de la Tunisie, notamment la richesse de ses pêches. Isolée et peu peuplée, on n'a guère pensé à utiliser cette baie que Courbet avait distinguée et où Aymonier avait fondé, avec une rare prévoyance de l'avenir, le poste administratif du Binh-thuan et du Khanh-hoa. C'est le seul point de notre colonie d'Indochine où puisse se créer un dépôt de charbon et un port de transit. Préalablement, il faudra le relier aux autres points de la côte par des voies de communication facilitant le transport des marchandises. En attendant, une maison de transit du cabotage au long cours pourrait y prospérer, les navires y relâchant très souvent aux jours de mauvais temps. C'est un point très connu des marins ; il faudrait peu d'efforts pour y attirer la navigation. »

La mission rentra en France en mai 1899, mais ce n'était pas sans esprit de retour. Quelques mois plus tard, Barthélemy reprit le chemin de l'Indochine, qui l'attirait de plus en plus, pour explorer le pays des Stiengs et des Moïs indépendants du Darlac ; il était accompagné du vicomte Jacques de Marsay, frère du lieutenant, et de Jean Amirand, fidèle collaborateur de ses futurs travaux.

C'est à l'issue de ce dernier voyage d'exploration que Barthélemy jeta définitivement son dévolu sur Cam-ranh : en 1901, il demanda une concession sur les bords de la baie pour y fonder une pêcherie de poissons sur le modèle de celles qui fonctionnent sur les côtes de Terre-Neuve. Le 18 octobre 1901, un arrêté lui concéda, à titre provisoire, 7.500 hectares. Il se mit aussitôt à l'œuvre avec son associé Arthur Henri de Pourtalès, et bientôt s'élevèrent autour de son habitation particulière, une usine, des logements pour son personnel européen et indigène, et, le long des rives de la baie, un véritable port, avec appontements, digues, voies Decauville, parc à charbon, magasins, ateliers de réparation et entrepôts ; dans ce port s'abritait une flottille composée d'une chaloupe, de cinq chalands, de deux jonques et d'un waterboat.

A ces installations portuaires vinrent bientôt s'ajouter une fabrique de nuoc-mam dans l'île Tagne, et, sur les terrains d'alentour, une cocoteraie d'un millier d'hectares, diverses autres plantations et des salines à Trai-ca. Un arrêté du 22 mai 1907, en accordant au marquis de Barthélemy la concession définitive des terrains mis en valeur, sanctionna ses efforts.

Au moment où un si puissant effort commençait à porter ses fruits, la guerre éclata. Pierre Sauvaire, mobilisé, blessé pendant les premiers combats à Rossignol, fut attaché, dès le 1er mai 1915, en qualité d'officier d'ordonnance du général Berdoulat, au 1er corps d'armée colonial, puis au 20e corps. Mais quand le chat n'est pas là, les souris dansent... L'opposition qu'avait rencontrée en Indochine le projet d'un grand port d'escale à Cam-ranh ne fit que s'accentuer, son promoteur n'étant plus là pour le défendre (1).

Peu à peu, l'établissement périclita : de l'idée d'un grand port, il ne restait sur la rive occidentale de la lagune que le petit port de Ba-ngoi, avec sa jetée qui s'avance jusqu'aux fonds de 7 mètres, construite pour servir au débarquement du matériel de chemin de fer et par où un petit mouvement commercial n'a jamais cessé de se faire. La suppression des salines de Trai-ca qui avaient coûté si cher à de Barthélemy et à ses amis, porta le dernier coup à leurs établissements.

Sur ces entrefaites, la naissance de Dalat, la construction d'un chemin de fer vinrent donner aux régions de Nha-trang et de Phan-rang un nouvel essor. De Barthélemy reprit espoir. Il entreprit de nouveau la lutte par la plume et la parole, formant un syndicat pour préparer, sur un terrain devenu plus favorable,

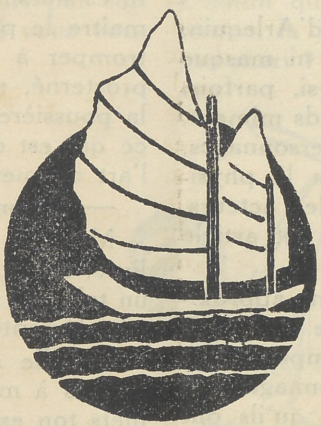
---

(1) Voir l'article de Henri CUCHEROUSSET — *Eveil Economique*, 1934, 7 janvier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des réalisations prochaines. Secondé en Indochine par M. Louis Mange, dont les persévérants efforts aboutirent à une augmentation notable du trafic du port de Ba-ngoi, le marquis de Barthélemy obtint le transfert à Camranh de l'ancienne base de sous-marins de Saigon.

Nous avons revu, pour la dernière fois, le marquis de Barthélemy en 1933. Il frisait alors son soixante-troisième printemps : c'était un alerte vieillard à l'allure vive, au teint frais, aux yeux pétillant d'intelligence. Il habitait en France, tantôt son château d'Aubagne qui vit jadis naître l'abbé Barthélemy et son arrière-grand-oncle le diplomate, tantôt à Paris, dans un immeuble de la rue Royale attenant au ministère de la Marine, construit par le célèbre architecte Gabriel et appartenant à sa famille.



Le Maréchal a dit :

" Conservez-moi votre confiance.

Je maintiens en vous mes espoirs. "

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PERSONNAGES COMIQUES DES CONTES CAMBODGIENS SUIVANT LA TRADITION PAYSANNE

par GUY PORÉE

LES trois personnages dont je veux conter ici quelques aventures sont : Thménh Chéy, le têtu, rusé comme Arlequin; Alèou, le joyeux mauvais garçon, qui trompe chacun, tel Guignol ; A Chak Smok, l'étourdi, sorte de Pierrot rustique, fanfaron et rêveur.

Malheureusement, au contraire d'Arlequin, de Guignol et de Pierrot, ils n'ont ni masque ni costume qui les caractérise, et si, parfois, dans la morte-saison, les campagnards miment, à la veillée, les histoires de ces personnages, leurs silhouettes varient alors selon le physique et la fantaisie vestimentaire des acteurs. Voilà pourquoi je n'ai pu illustrer cet article des portraits des trois héros.

Je ne saurai davantage fixer, même approximativement, ni la date ni le lieu de leur naissance, ni, par le jeu risqué des comparaisons, retrouver leurs ancêtres. Ces personnages me plaisent tels qu'ils sont, et par ce qu'ils ont de spécifiquement khmèr. Pour ce qui est de leurs aventures, Aymonier et Monod en ont relaté divers épisodes, mais j'ai surtout pris plaisir à entendre conter ces histoires par des paysans.

Ce sont des passages de ces récits oraux que je veux essayer de présenter. Je les résume, n'aimant guère le procédé qui consiste à rapporter « textuellement, mais en les mettant en bon français » les paroles mêmes du conteur. Cet artifice serait en l'occasion, d'autant plus faux qu'il s'agit de faire un tout avec les récits de plusieurs conteurs. Simplement, là où ces récits me semblaient un peu vagues, j'ai posé des questions ; elles m'ont valu des précisions dont je me suis efforcé de respecter la saveur.

I. — THMENH CHEY, LE RUSE.

Moqueur sous son attitude respectueuse, orgueilleux et très susceptible, Thménh Chéy a bien qualités et défauts de sa race.

A dix ans, pour se venger d'un riche marchand qui l'avait bafoué, il supplia ses parents de le vendre comme domestique au dit marchand. Sitôt en place, il s'empressa d'exécuter tous les ordres à la lettre, scrupuleusement, jusqu'à l'absurde. Son maître, n'ayant aucun motif de le punir, pensa mourir de colère rentrée, et, finalement, n'y pouvant plus tenir, eut l'idée ingénieuse d'offrir au roi, comme bouffon, ce serviteur insupportable.

Et le roi accepta le présent, en disant : « Si tu es aussi habile à tromper les gens que ton maître le prétend, je t'ordonne, Chéy, de me tromper à l'instant ». Alors, Chéy, le front prosterné, répondit : « Je suis le serviteur de la poussière de vos augustes pieds, mais, pour ce qui est de tromper, il me faut le livre sur l'art de mentir. Il appartient à ma mère.

— Qu'on aille le chercher, dit le roi.

Mais le page royal revint bientôt sans le livre, disant : « La mère de Chéy n'a jamais eu un tel livre ; elle déclare que son fils est le plus grand menteur qu'elle ait jamais vu.

— Elle a raison, dit le roi ; Chéy, je te prends à mon service, mais gare à toi ! si je mets ton esprit, une seule fois, en défaut ».

Et le roi et ses courtisans essayèrent, chaque jour, de mettre Chéy dans l'embarras : rien ne le surprenait. Un soir, après dîner, au bord d'une rivière, le roi dit à ses pages, à l'insu de Thménh Chéy : « Il se moque des magiciens ; prenez donc chacun un œuf, cachez tous les autres, plongez, et ressortez comme si, par magie, vous aviez pondu dans l'eau. On verra bien s'il arrive à en faire autant ». Et les pages plongèrent et sortirent de l'eau en caquetant, avec leurs œufs, et le roi dit : « Que penses-tu de ce tour de magie, Chéy ? Fais en autant ». Et Chéy de plonger et de reparaître aussitôt, sans œuf, mais en criant : « Kokériko ! je suis un fameux coq : j'ai fait pondre les pages du roi ! Sire, je vous prie humblement de considérer la puissance de ma magie ».

***

Et pendant des mois, le roi s'efforça de surprendre Thménh Chéy, mais cela sans aucun succès. Et Chéy fut en si grande faveur qu'il discutait avec le roi de tout et de n'importe quoi. C'est ainsi qu'ils en vinrent à parler des femmes.

C'était à la saison du retrait des eaux et des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

salutations à la lune. En saluant, les femmes faisaient le souhait d'être, dans une vie future, belles comme la pleine lune. Et Chéy, lui, s'écria : « Que mon visage aussi soit comme la lune, mais que mon cœur soit celui d'une femme !

— Pourquoi ce vœu, dit le roi.

— Ah ! dit Chéy, mon cœur d'homme est trop tendre ; celui d'une femme est dur comme une pierre : c'est bien commode.

— Et comment cela ? dit le roi.

— Parce qu'elles ont l'esprit borné, reprit Chéy, et une seule idée en tête à la fois.

— Tu exagères, dit le roi.

— Sire, elles sont sans pitié, comme le crabe femelle qui fait tuer son mari par son amant. Je vous le prouverai quand vous voudrez ».

quatre sous dans un bol de riz et, fiché dedans, un cierge allumé ; alors, avec un bon couteau, tu n'auras plus qu'à la tuer, et ce sera tout. »

Et le mari rentra chez lui fort triste et embarrassé. Le soir, il fit les préparatifs de la cérémonie, mais quand, à la lueur du cierge, il vit sa jeune femme endormie, il n'eut pas le courage de frapper. S'il pensait aux promesses du roi, il levait bien son couteau, mais, sitôt qu'il regardait sa femme, son bras était paralysé. Il essaya trois fois, sans succès, et, chaque fois, son esprit travaillait tant que sa tête faillit éclater. Alors, il jeta son couteau, en disant : « C'est trop difficile ! ».

Quand Thménh Chéy apprit la chose, il attendit quinze jours, puis il convoqua secrètement la jeune femme et lui dit : « Aimes-tu ton mari ?



Exécution capitale

(Dessin tiré d'un vieux manuscrit cambodgien, collection de l'I.P.P.)

Et le roi dit : « J'y consens, prouve ». Alors, Chéy choisit un jeune ménage, marié de moins de huit jours ; fit appeler le mari et, en présence du roi, lui dit : « Aimes-tu ta femme ?

— Oui, dit l'homme.

— Dommage, dit Chéy ; il y a pour toi un poste important et des richesses à gagner, mais à condition que tu sois libéré de ta femme définitivement. Si tu veux, voici le moyen : quand ta femme sera endormie, tu placeras, près de sa tête, une boîte à bétel, un bol d'eau,

— Naturellement ! dit la femme.

— Dommage, reprit Chéy ; tu deviendrais épouse première du roi si seulement tu savais te libérer radicalement. Si tu veux, voici le moyen et tous les détails de la cérémonie ».

Et la jeune femme rentra chez elle, nullement embarrassée, et sa tête ne risqua pas d'éclater à force de réfléchir. Elle fit bien dévotement la cérémonie des bols et du cierge, et tua son mari, tout proprement, du premier coup.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Alors Chéy triompha et dit au roi : « Vous voyez bien, Sire : elles sont toutes comme ça ! »

Et voilà qui expliquerait, peut-être, pourquoi, au Cambodge, Thménh Chéy a une assez mauvaise réputation auprès des femmes.

***

Grisé par ses succès, Thménh Chéy, devint de plus en plus audacieux et fit des dupes par milliers dans tout le pays. Alors le peuple, irrité, demanda au roi l'arrestation de l'insupportable bouffon, et, pour servir d'exemple, sa mise à mort au lieu même où il avait commis ses pires méfaits. Ce lieu étant les berges d'un grand lac, le roi, qui était juste et précis, ordonna d'exécuter Chéy, en pirogue, au centre du lac.

Et Thménh Chéy partit pour son dernier voyage, ligoté au milieu d'une longue pirogue de quarante pagayeurs, dont chacun était un bourreau. Mais Chéy se trouvait encore beaucoup trop jeune pour mourir, aussi dit-il à ses bourreaux-pagayeurs : « Mes frères, dès maintenant je suis un homme mort, il n'y a pas à revenir là-dessus ; l'eau nous environne de toutes parts, où me sauverais-je ? Alors, pourquoi m'attacher ? Déliez-moi, laissez-moi m'asseoir en poupe, à côté du barreur, et je chanterai pour vous une chanson sur ma mort. Le refrain sera : « Ho ! Thménh Chéy est tombé à l'eau ! » — et vous répondrez en chœur : « Haï euh ! haï euh ! », en marquant la cadence avec vos pagaies ». Et les bourreaux répondirent : « D'accord ! c'est sans danger. Tu vas être délié, tu vas t'asseoir en poupe, et chanter, et nous reprendrons le refrain ».

Et Thménh Chéy chanta une strophe et deux, puis, prenant son élan, il sauta à l'eau. Alors, le barreur cria : « Ho ! Thménh Chéy est tombé à l'eau ! » — « Haï euh ! Haï euh ! » répondirent en chœur les pagayeurs, qui, tournant le dos, ne pouvaient rien voir. Et à tous les appels du barreur, ils répondaient : « Haï euh ! Haï euh ! » en forçant l'allure, si bien qu'ils en oublièrent de s'arrêter au milieu du lac, qu'ils s'étonnèrent d'atteindre la rive, et que le temps qu'ils rebroussent chemin, Thménh Chéy, bon nageur, s'était sauvé. Se voyant joués, les bourreaux-pagayeurs jugèrent plus prudent d'affirmer au roi, qu'à peine arrivé au milieu du lac, Chéy s'était jeté à l'eau, tout ligoté, et qu'il n'avait pas reparu.

Quant au barreur, qui était pourtant vieux et plein d'expérience, il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu pirogue mener une course aussi rapide. « Au prochain concours de vitesse, jura-t-il, mes pagayeurs chanteront « Haï euh ! ». Et voilà pourquoi la mode s'en est répandue, et pourquoi, à la fête des Eaux, chaque équipe, dans sa longue pirogue, scande la course en criant « Haï euh ! »

***

Thménh Chéy avait entendu raconter que la tête du roi de Chine ressemblait à celle d'un chien, mais qu'il était interdit de l'apercevoir, sous peine de mort dans des supplices affreux. « Je verrai sa tête, moi ! dit Chéy.

— A quoi bon risquer ta vie pour seulement voir une tête de chien ! dit sa femme.

— Sois tranquille, dit Chéy, je reviendrai sain et sauf, et riche, et avec la suite nombreuse que doit avoir un personnage de ma qualité ! ».

Et il débarqua en Chine, et s'engagea comme domestique chez un riche mandarin. Avec son salaire il acheta du riz, avec le riz il fit du vermicelle et le vendit à un pâtissier chinois. En ce temps-là, le vermicelle était inconnu en Chine, et ce nouveau mets eut tant de succès que la réputation en vint jusqu'au roi de Chine, qui fit appeler Chéy et ses vermicelles, et lui demanda : « Comment les mange-t-on ?

— Il faut, dit Chéy, les tenir par un bout, en élevant la main, puis ouvrir la bouche en renversant la tête, comme ceci... » et, de cette manière, Chéy aperçut la figure du roi de Chine, si bien qu'il ne put s'empêcher de s'écrier :



Pirogue de course

(Dessin tiré d'un vieux manuscrit cambodgien, collection de l'I.P.P.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Oh ! qu'il est laid ! » et aussitôt il fut arrêté et jeté en prison.

Loin de s'émouvoir, il se lia d'amitié avec un filou chinois condamné à mort, et, ensemble, ils construisirent, grâce à la complicité d'un enfant de la ville, un cerf-volant auquel Chéy adapta un petit appareil pour le faire chanter et gémir au gré du vent. Quand il fut prêt, ils dirent à l'enfant, leur complice, de le faire planer la nuit. Et, bientôt le roi de Chine fut obsédé par cet étrange gémissement qui ne rappelait le cri d'aucun oiseau connu. Il consulta un devin et le devin dit : « C'est un oiseau-génie en colère. Si nous ne l'apaisons pas, il dévorera le peuple du royaume, et cela, parce qu'un nommé Thménh Chéy, qui est un sage du pays khmer, a été mis en prison. »

Alors, le roi de Chine ordonna de relâcher Thménh Chéy, immédiatement, et lui dit : « Ne me garde pas rancune... Comment aurais-je pu savoir que tu étais un sage ? Je suis inquiet à cause de l'oiseau.

— Rassurez-vous, Sire, dit Chéy noblement; l'oiseau qui devait manger votre peuple, je l'ai renvoyé. Mais à titre de curiosité, je vais reproduire la forme de cet animal et vous en faire présent : vous verrez, il ne crie pas par la bouche mais par les cornes.

— Quel étrange oiseau ! dit le roi ; jamais jusqu'à ce jour je n'en avais entendu parler ». Alors Thménh Chéy donna tout simplement le cerf-volant au roi de Chine, qui, en échange, lui offrit une jonque toute montée, des pièces de soie, des lingots d'or, et une suite de cent Chinois pour l'accompagner au pays khmer.

De retour chez lui, Thménh Chéy fit construire des maisons pour les cent Chinois de sa suite. Ces Chinois sont les ancêtres de tous ceux qui vivent aujourd'hui au Cambodge ; c'est pourquoi on les appelle, parfois avec respect, souvent avec ironie, « le présent de Thménh Chéy ».

(A suivre.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UN EPISODE DE LA CAMPAGNE DU TONKIN

LE COMBAT DE BAC-VIAY ET LA PRISE DE LANGSON

(12-13 février 1885)

par le Lieutenant-Colonel LEMAITRE

(D'après le journal de marche du sergent Lemaitre, du 1er Régiment de Tirailleurs Algériens, père de l'auteur.)

... Mais, dès l'aube (12 février), la lutte recommence avec plus d'acharnement encore. Les Chinois viennent enlever leurs morts jusque dans nos rangs. La situation devient critique. Heureusement, les Turcos arrivent au pas de course. C'est la délivrance. Ils se ruent tête baissée, à l'arme blanche, sans souci du nombre. Et les Chinois s'enfuient l'épée dans les reins.

(Dr CHALLAN DE BELVAL — « Au Tonkin, 1884-1885 », p. 350.)

... Le bataillon Comoy, des tirailleurs algériens, enlève, avec un élan indomptable, un mamelon donnant des vues sur quatre des forts de ce système ; nos braves Turcos sont des plus éprouvés et comptent déjà une quinzaine de morts et plus de soixante hommes hors de combat...

(Dick DE LONLAY. — « Les combats du Général de Négrier au Tonkin », prise de Lang-son, p. 113.)

I. — LE COMBAT DE BAC-VIAY. LES TIRAILLEURS ALGERIENS OUVRENT LA ROUTE DE LANG-SON

Le 12 février, nous descendons de nos mamelons et reprenons la route Mandarine. Il était 9 heures. Les Tonkinois, partis en éclaireurs reviennent à 10 heures et demie disant avoir vu les drapeaux des Réguliers. Nous étions les premiers à marcher (1), 1re compagnie en tête. Négrier s'en va, avec quelques chasseurs d'Afrique, un peu en avant et revient bientôt. Avec son aplomb ordinaire, il nous dit : « Tout va bien ; allez, les Turcos, et bonne chance, je vous suis ! ».

... La 1re compagnie se déploie sur les hauteurs. Nous occupons une position formant crochet ; à notre gauche, en dessous, un ravin et, en face, un autre mamelon indépendant des deux autres.

La 1re section seule reste sur ce premier mamelon ; les trois autres dégringolent, plutôt sur le dos qu'autrement, la pente qui nous sépare de l'autre. Pendant la descente, les balles commencent à siffler. Elles viennent d'en face et d'en haut, mais on n'aperçoit pas encore l'ennemi. Nous arrivons ; la 2e section (la mienne) étant la première appuie à gauche et les autres occupent l'intervalle qui reste, dans la direction de la route.



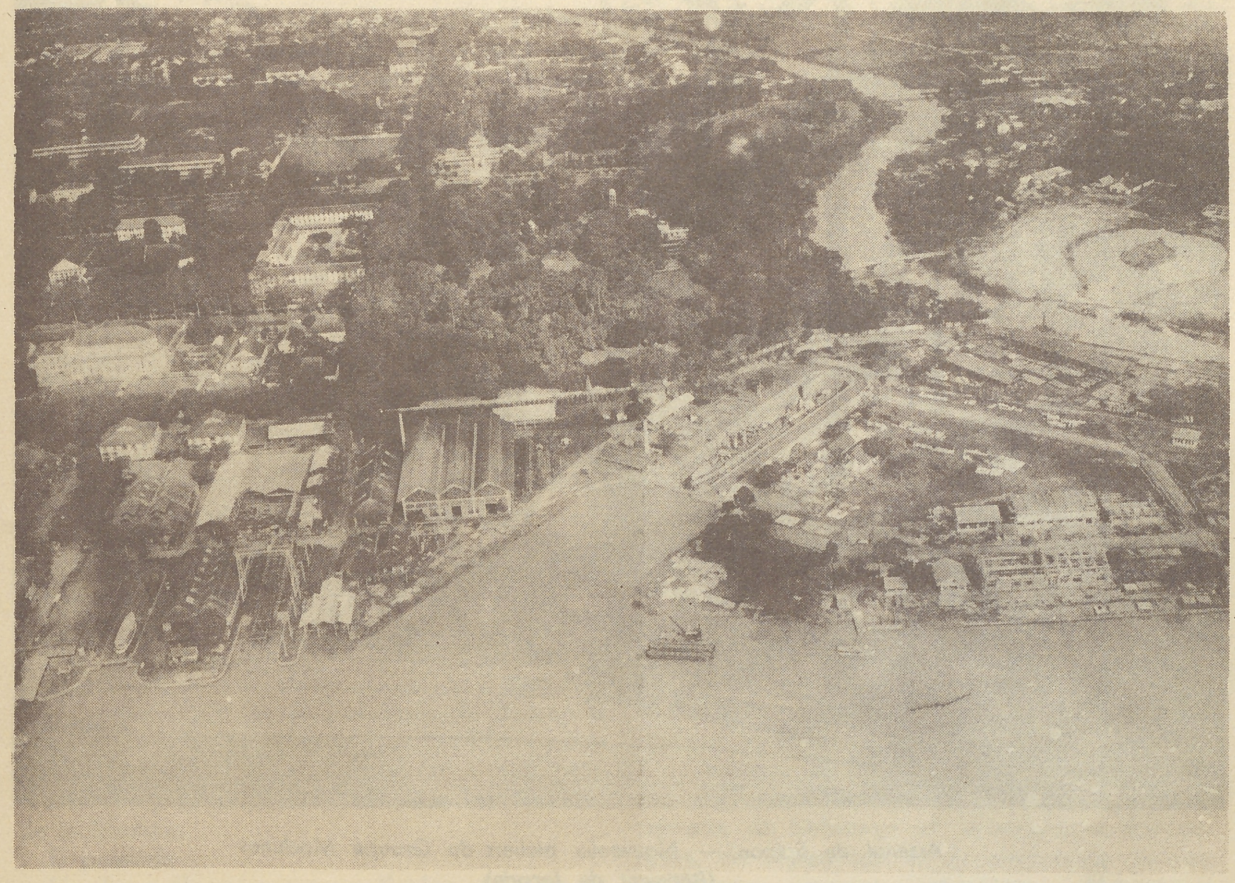
Les Turcos au combat de Bac-Viay
(Dessins extraits de l'ouvrage de Dick DE LONLAY : *Au Tonkin, 1883-1885.*)

A ce moment, une fusillade nourrie éclate et l'on voit les drapeaux rouges s'agiter. Bien-

(*Lire la suite après la partie illustrée.*)

(1) 3e bataillon du 1er régiment de Tirailleurs algériens (commandant Comoy).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Arsenal de Saigon. — Vue générale du Grand bassin, des Bâtiments en fer et de la Cale de Construction.

L'ARSENAL DE SAIGON

ÉTABLISSEMENT INDUSTRIEL

par M. S.

I. — ROLE ET IMPORTANCE DE L'ARSENAL DE SAIGON

L'Arsenal de Saigon est destiné à pourvoir aux besoins matériels des navires de la Marine nationale séjournant en Extrême-Orient ou de passage. Il comprend, sous l'autorité de l'Amiral Commandant la Marine, diverses directions ayant chacune des attributions délimitées. Le présent exposé ne visant que ce qui dans l'Arsenal de Saigon possède un caractère industriel, sera limité à la Direction des Constructions navales, la plus importante en effectif, à celles des Armes navales et des Travaux maritimes.

L'ensemble de ces trois directions occupe environ 2.500 ouvriers encadrés par une soixantaine d'Européens.

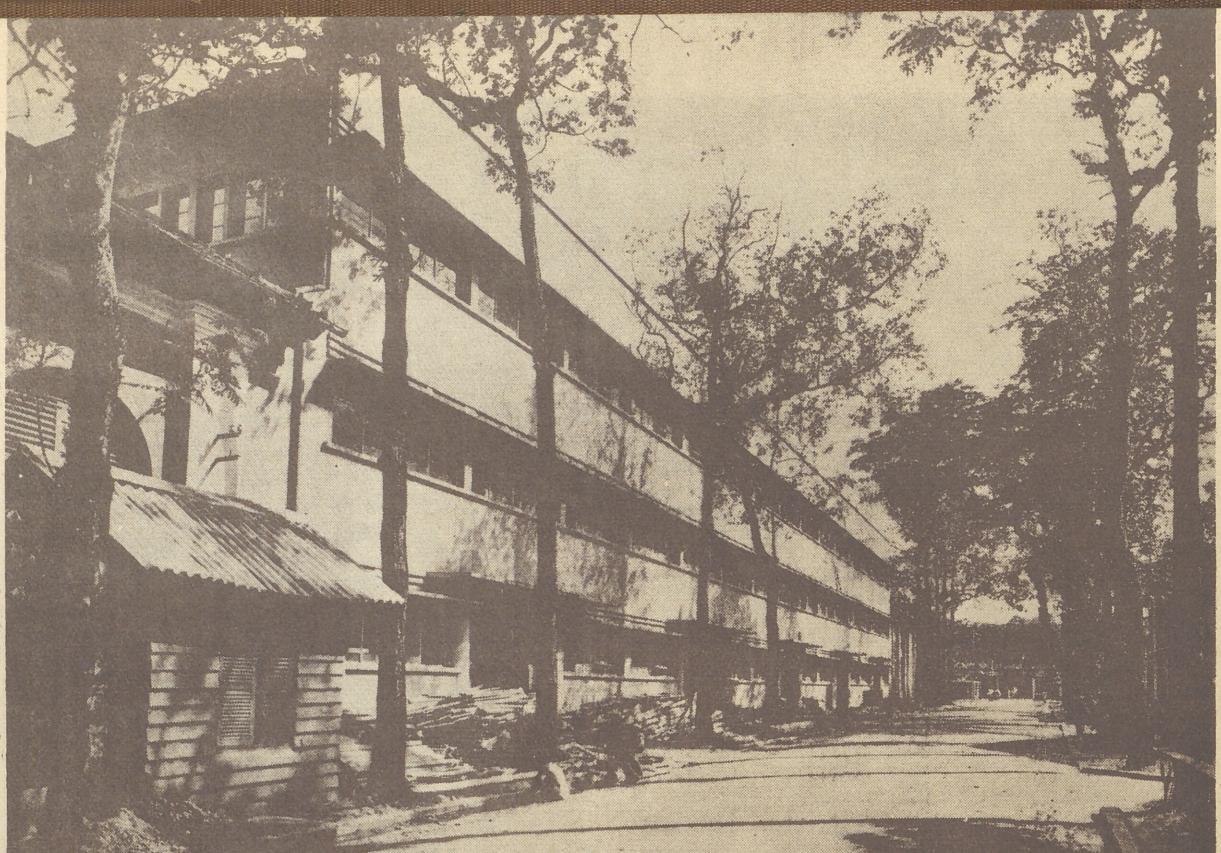
II. — ÉQUIPEMENT ET POSSIBILITÉS DE L'ARSENAL

Les possibilités de l'Arsenal sont extrêmement variées. Nous nous bornerons à mentionner seulement les points les plus caractéristiques.

A) Moyens de carénage.

Les moyens de carénage sont variés, mais ne correspondent plus complètement aux besoins d'une flotte moderne : il manque en effet un bassin de radoub de très grande dimension pour grands croiseurs et paquebots de fort tonnage. Il n'est pas possible à l'heure actuelle d'annoncer quand ni comment cette lacune pourra être comblée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Arsenal de Saigon. — Nouveaux ateliers du Groupe Machines (Bâtiment de façade).

Le grand bassin de radoub actuellement existant, construit en 1884, n'a que 150 mètres de long. Il convient d'ailleurs pour la plupart des bâtiments de guerre et de commerce fréquentant Saigon, à l'exception des grands croiseurs et des derniers paquebots des Messageries Maritimes.

Pour les navires moins importants, l'Arsenal dispose d'un petit bassin de 65 mètres de long, d'un petit dock et d'un certain nombre de cales.

B) Travaux de tôlerie et de chaudronnerie.

Ces travaux jouent un très grand rôle dans un Arsenal moderne. Pour la tôlerie, l'Arsenal dispose du vaste atelier des Bâtiments en fer, construit depuis environ 25 ans et doté de l'outillage le plus perfectionné pour tous travaux des matériaux de construction en acier entrant dans la construction des navires de moyen et petit tonnage.

Il existe d'autre part un atelier de Chaudronnerie, assez mal logé dans des bâtiments anciens et incommodes, mais suffisant pour tous les travaux de chaudières et de tuyautages que l'Arsenal peut avoir actuellement à exécuter.

C) Travaux de Mécanique.

Le principal effort de modernisation de l'Arsenal de Saigon porte actuellement sur les ateliers de Mécanique.

En raison des derniers progrès de la construction navale, il y a quelques années l'Arsenal n'était plus en état d'exécuter correctement et dans des délais acceptables, les travaux de mécanique nécessaires à l'entretien des sous-marins et des derniers avisos.

Le redressement de cette situation a nécessité un effort extrêmement sérieux tant pour se procurer de nouvelles machines-outils plus perfectionnées que pour moderniser les méthodes de travail et former une main-d'œuvre adaptée aux nouveaux travaux.

L'achat de nouvelles machines-outils, par consultation directe des meilleurs constructeurs français a été poussé depuis 1936 avec le maximum d'intensité permis par les possibilités budgétaires. Il a malheureusement dû être interrompu en 1940 ; cependant, en trois ans, il a été possible d'acquérir une précieuse batterie de 5 tours moyens à grand rendement, une grosse fraiseuse universelle, une perçeuse radiale de haute précision, et une machine à rectifier à commande hydraulique, le tout représentant le tiers du programme d'achats prévu.

En même temps, il fut décidé de reconstruire totalement sur des plans entièrement nouveaux tous les ateliers du groupe Machines, disparates, obscurs et ne se prêtant pas à l'installation de ponts roulants pour la manutention

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des pièces. Les plans des nouveaux ateliers, approuvés définitivement en 1939, sont déjà exécutés pour les deux tiers environ ; l'ensemble doit être terminé vers la fin de 1943. Ils comprendront cinq nefs spacieuses munies de ponts roulants et un grand bâtiment de façade à deux étages commandant les cinq nefs et devant recevoir les bureaux, vestiaires et magasins. Ce sera, de loin, la plus belle réalisation de l'Arsenal et les photographies reproduites ci-contre permettent de se rendre compte des dispositions générales des bâtiments déjà réalisés.

Enfin, l'apprentissage et la formation professionnelle ont reçu depuis 1937 une vigoureuse impulsion, donnant déjà des résultats extrêmement intéressants ; ce point fera l'objet d'un exposé spécial.

D) Fonderie.

Il est indispensable qu'un Arsenal éloigné de la Métropole puisse se suffire à lui-même du point de vue fonderie. C'est pourquoi, de tout temps, l'atelier de Fonderie de Saigon a fait l'objet d'un soin particulier. A l'heure actuelle il est en mesure d'exécuter à peu près toutes les pièces nécessaires pour les travaux de la Marine.

Il possède :

Un four électrique pour l'acier permettant de couler des pièces d'un poids inférieur à une tonne ;

Trois cubilots pour la fonte, l'un de trois tonnes, de type ancien, les deux autres de une tonne, munis des derniers perfectionnements et fonctionnant avec un rendement remarquable. L'un de ces derniers, d'ailleurs, a été construit entièrement par les moyens de l'Arsenal ;

Un four à mazout basculant pour la fusion du bronze ;

Une batterie de fours potagers à creusets pour les alliages divers (métaux antifriction notamment) ;

Enfin, deux étuves de grande dimension pour le séchage des moules.

Depuis 1938, l'atelier est desservi par un pont roulant de vingt-cinq tonnes.

Grâce à cet outillage et à l'habileté de ses fondeurs, cet atelier peut, sous une bonne direction, exécuter les moulages les plus divers et les plus compliqués dans les limites de poids permises par les engins de fusion.

E) Electricité.

Le rôle de l'électricité est devenu capital à bord, spécialement sur les navires de guerre. Les moteurs et dynamos et l'appareillage très varié de ces navires doivent faire l'objet d'un soin constant, exposés qu'ils sont à d'innombrables avaries en climat tropical.

L'Arsenal de Saigon possède donc un atelier d'Electricité capable d'exécuter tous les travaux de bobinage et d'isolement des moteurs, de réparation et de confection de l'appareillage courant (rhéostats, démarreurs, boîtes de jonctions, interrupteurs, inverseurs, etc...), d'entretien et de dépannage du matériel de T. S. F. et des compas gyroscopiques.



Arsenal de Saigon.

Atelier des Bâtiments en fer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mention spéciale doit être faite de l'installation datant de trois ans environ, d'un stand d'imprégnation sous vide des induits qui permet d'améliorer considérablement la tenue des isolements en atmosphère humide.

III. — APPRENTISSAGE

La législation du travail, promulguée en Indochine en 1937, oblige les établissements industriels à former constamment un nombre d'apprentis au moins égal au dixième de leur effectif.

Bien avant la mise en vigueur de cette obligation, l'Arsenal de Saigon possédait déjà une école d'apprentis florissante formant d'excellents spécialistes de toutes les professions dont il avait besoin : ajusteurs, tourneurs, mouleurs, chaudronniers, tôliers, électriciens, menuisiers, etc...

Cette école, objet des soins les plus attentifs de la Direction, groupe en moyenne un peu plus de deux cents élèves, tous Indochinois sauf quelques Européens fils d'agents de la Marine. La formation d'un apprenti y demande en moyenne de deux à trois ans. Les élèves y sont admis à la suite d'un concours, à un âge compris entre 15 et 17 ans et peuvent passer ouvriers à 18 ans au plus tôt.

La formation comporte, à côté de l'enseignement professionnel spécialisé pour les différents métiers, des leçons de français, de calcul et de technologie et, chaque semaine, trois heures de culture physique.

L'enseignement professionnel comporte au départ un passage d'un mois environ au préapprentissage, commun à toutes les spécialités, suivant la méthode de l'Institut Carrard de Lausanne. Ce préapprentissage, institué en 1940, a donné à l'usage les meilleurs résultats en permettant d'accélérer grandement la progression ultérieure des élèves.

Les élèves sont ensuite classés en ajusteurs, tourneurs, électriciens, chaudronniers, tôliers, mouleurs, menuisiers, peintres et voiliers, et chacune de ces catégories reçoit l'enseignement professionnel de sa spécialité dans des ateliers spéciaux ou dans des parties d'ateliers où ils ne participent aux travaux productifs qu'après avoir exécuté les essais progressifs leur mettant en main, en deux ans environ, la possession complète de leur métier.

IV. — SITUATION MATERIELLE DES OUVRIERS

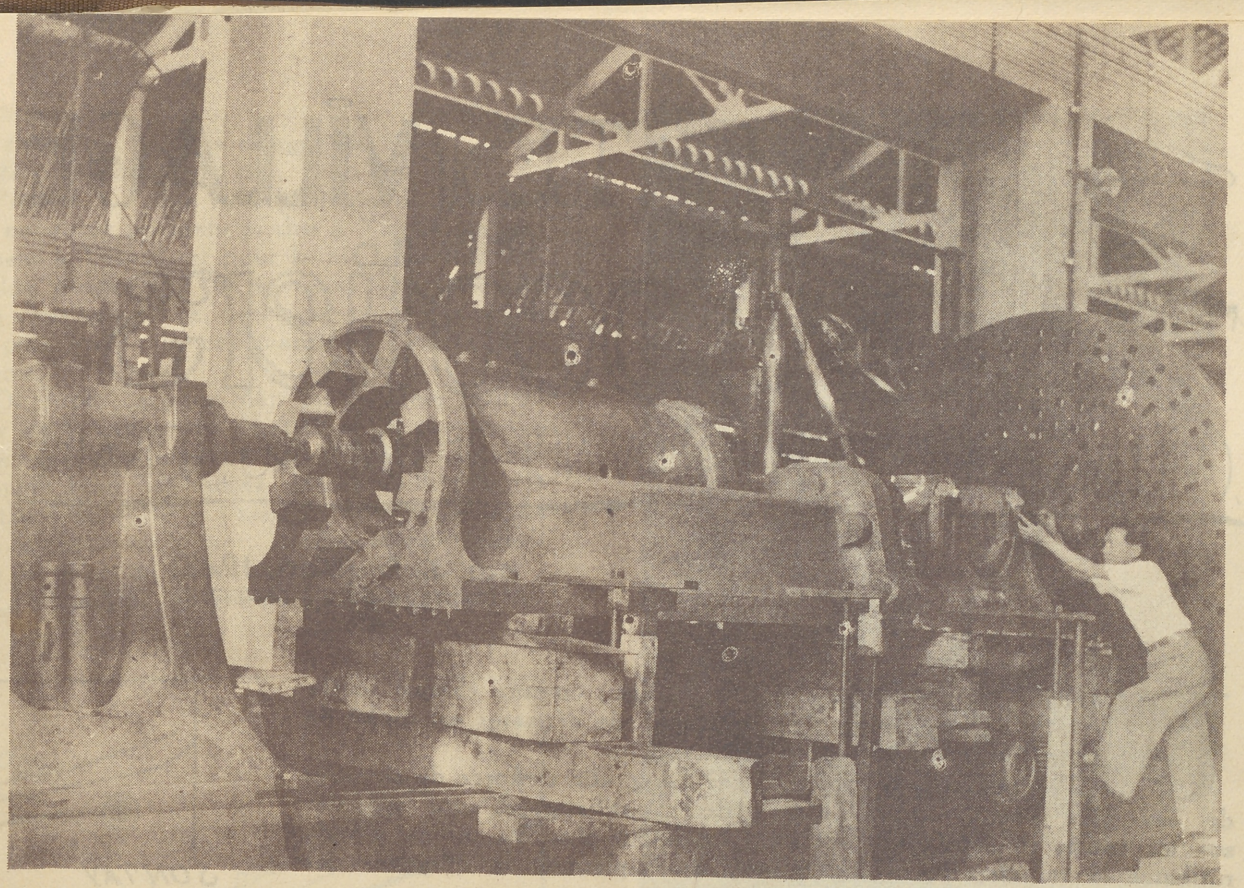
La situation matérielle des ouvriers de l'Arsenal a pu, au cours des dernières années, être notablement améliorée par un ensemble de mesures groupées sous forme d'un règlement, approuvé par le Département de la Marine et mis en vigueur en 1939. Ce règlement, conforme à la législation du travail en Indochine, prévoit en outre pour le personnel certains avantages supplémentaires tendant à améliorer la stabilité et la sécurité du travailleur.

Les grandes lignes de ce statut sont les suivantes :

Arsenal de Saigon (Groupe Machines). — L'Atelier des tours.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Bâti de machine à vapeur pour la Sucrerie de Hiệp-Hòa (exécuté par l'Arsenal de Saigon).

Recrutement soit par promotions d'apprentis, soit par embauchage direct après essai professionnel. Les secrétaires sont recrutés en principe à la suite d'un concours ;

Garantie d'un salaire minimum pour chaque spécialité par un barème de salaires approuvé par le Commandant de la Marine et pouvant être revisé en fonction des conditions économiques et du coût de la vie ;

Abondement de 10 % des heures supplémentaires au delà de quarante-huit heures par semaine ;

Paiement du demi-salaire et des soins médicaux aux ouvriers victimes d'un accident du travail ;

En supplément des indemnités de licenciement dues en cas de débauchage, allocation de secours aux ouvriers licenciés ainsi qu'aux veuves et orphelins d'ouvriers décédés en service ;

Création de la catégorie des ouvriers auxiliaires bénéficiant d'une retraite après un certain nombre d'années de service, et de quelques avantages accessoires tels que supplément de congés payés et paiement du demi-salaire en cas de maladie non contractée en service.

Institution d'un restaurant coopératif, géré par le personnel sous le contrôle de la Marine, assurant le repas de midi à prix fixe aux ouvriers faisant partie de cette association.

V. — L'ARSENAL DE SAIGON ET L'INDOCHINE

De par son équipement industriel et la compétence technique de ses ingénieurs, l'Arsenal de Saigon se trouve à même de rendre à l'Indochine de sérieux services, surtout à l'époque actuelle où, par suite du blocus, toutes les ressources doivent être exploitées au maximum.

Il travaille actuellement non seulement pour les Services publics qui étaient ses clients habituels en temps de paix, mais encore pour les entreprises privées d'intérêt général, chaque fois qu'il lui est possible de dépanner une branche d'activité de l'Indochine en souffrance par suite d'une avarie de machine ou de l'absence de certains rechanges.

De ce point de vue, on peut noter les travaux suivants, pris parmi les plus récents :

Dépannage de la principale décortiquerie de Cholon par réparation d'un arbre de transmission cassé ;

Confection d'un bâti de remplacement de la machine à vapeur fournissant l'énergie à la Sucrerie de Hiệp-Hòa ;

Confection de manchons de fonte à segments pour divers garages de Saigon ;

Réparation des instruments d'optique des Travaux Publics et du Service du Cadastre par la Direction des Armes navales ;

Confection par cette même Direction de pièces de rechange de haute précision pour les appareils de projection cinématographique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA FÊTE DU VILLAGE DES Cocotiers

(VILLAGE DE YÊN SỞ, PROVINCE DE HÀĐÔNG, TONKIN

par J. F. (Mars 1943)

UN fin crachin nous saupoudre le visage ; comme chaque année à cette époque, « l'hygrométrie tente de dépasser son point de saturation ».

Quant à la province de Hà-dông, elle s'efforce de se parer de ses plus beaux atours. Etendards et oriflammes sont piquetés sur les routes et les digues, attestant par leur plus ou moins grande rutilance la richesse des villages ou plus simplement la diligence des notables.

Tous ces drapeaux convergent au village de Yên-sở, dit Village des Cocotiers, où l'on célèbre la fête du génie tutélaire Lý-phục-Mận.

Tous les Tonkinois connaissent ce curieux et riche village qui cache ses maisons nettes et ses allées de briquettes rouges sous des frondaisons de cocotiers, que les rivages de Sông Cầu ou de Kep ne renieraient pas.

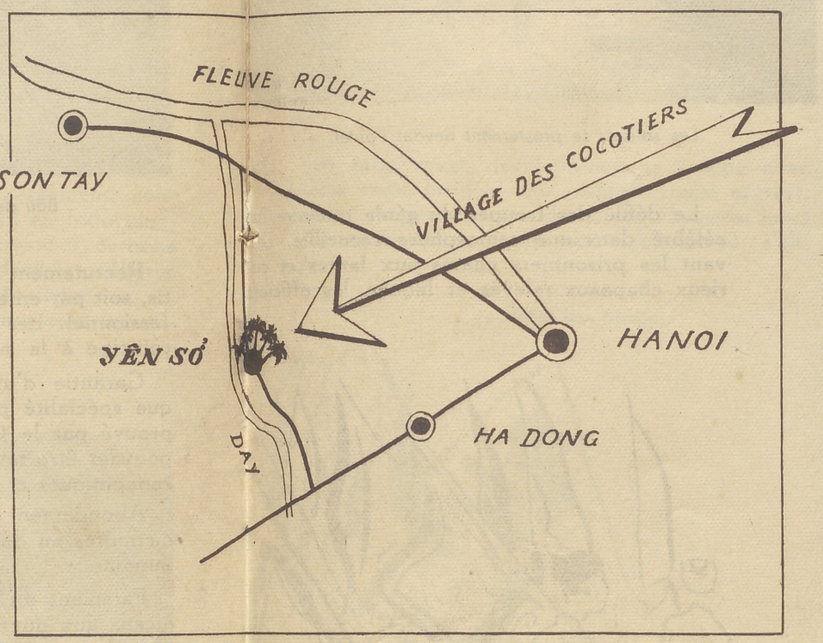
Pour la n...ième fois, je demande pourquoi les cocotiers poussent si dru à Yên-sở, et seulement à Yên-sở, et pour la ni...ième fois, notables, géographes ou savants me répondent que c'est comme ça, parce que c'est comme ça, et puis voilà. Je redemanderai l'année prochaine.

Or donc, Lý-phục-Mận est le génie protecteur de la commune de Yên-sở. Il partage ce titre avec vingt-quatre autres villages tonkinois. Comme pour les autres génies tonkinois, le mythe s'est mêlé à l'histoire et, l'imagination des générations aidant, le personnage historique est devenu plus ou moins légendaire.

Lý-phục-Mận, originaire du village de Yên-

Des cocotiers sous le crachin !...



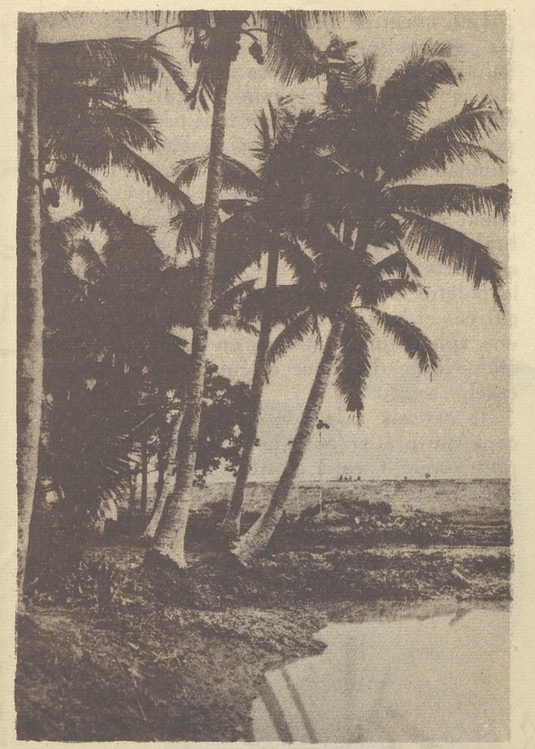


sở, se serait signalé au VII^e siècle de notre ère par de hauts faits d'armes, accomplis en particulier contre les envahisseurs chams. « Grâce à lui, me dit un vieux notable, les barbares se soumirent tous, et le peuple put vivre en paix ». Belle formule !

Plus tard battu par les Chams, il se suicida. Son corps fut enterré au village de Yên-sở même. Il se serait signalé à deux reprises aux rois Lý-Thái-Tổ et Trần-thái-Tôn qui décidèrent l'érection du temple et conférèrent au génie des titres enviés.

Lý-phục-Mận ne manqua jamais de protéger le village ; à n'en pas douter, il est à l'origine de la paix et de la prospérité dont la communauté ne cessa de jouir au cours des siècles et qui se manifeste par une voirie impeccable, par la bonne humeur de ses citoyens (beaucoup de retraités, surtout militaires), et peut-être, puisque aussi bien la science laisse libre cours à l'imagination, par les superbes fusées de ses cocoteraies.

Deux temples, l'un situé sur le territoire de Yên-sở, l'autre sur celui de Đắc-sở, village voisin, lui sont dédiés.



Au village des Cocotiers.
(Au loin, la digue du Day.)

Celui de Yên-sở jouit d'une situation magnifique.

Il se développe sur un large espace verdoyant d'où la vue s'étend jusqu'aux montagnes qui s'estompent dans le lointain. Il est de plus entouré sur trois côtés par un bosquet de manguiers et de longaniers. Avec ses trois cours classiques et ses multiples bâtiments, il se présente en un ensemble imposant de plus de six mille mètres carrés de superficie.

Tous les ans ces deux villages célèbrent du 10 au 26 de la 3^e lune une fête en l'honneur du génie. La tablette de Lý-phục-Mận et celles de ses deux femmes sont transportées en procession du Đình de Yên-sở au Đình de Đắc-sở. Le soir, au retour de la procession, des offrandes leur sont rituellement présentées. Pendant la durée de cette fête annuelle, tous les jours il y a processions et offrandes. Les unes et les autres sont soigneusement réglées par des conventions gravées sur des stèles ou consignées dans les coutumiers écrits des deux communautés.

Cette année, la fête fut particulièrement brillante, car l'Amiral Decoux avait tenu à venir assister à la traditionnelle et rituelle reconstitution du défilé des troupes victorieuses qui a lieu dans la cour d'honneur du temple.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les ancêtres vénérables du village, même les centenaires, car il y en a, avaient revêtu leurs robes pourpres. Les notables avaient sorti des vieux coffres leurs brocarts les moins élimés et formaient une haie d'honneur hiératique. D'immenses étendards multicolores ondulaient au haut des mâts plantés devant le portique d'entrée. Les bambins du village agitaient avec un sérieux imperturbable d'innombrables petits drapeaux jaunes et rouges. Le spectacle était digne des fastes antiques et de la palette d'un Inguimberty : les bannières bigarrées et les costumes d'un rouge vif prenaient une splendeur éclatante, en surimpression sur un paysage deltaïque atténué et fondu par un crachin subtil.

Je pensais, à la vue de ce spectacle, à tous ceux qui prétendent que le Tonkin manque de pittoresque. C'est à croire qu'« ils ont des yeux pour ne pas voir ».

Devant le portique d'entrée du temple.



Les soldats se prosternent devant l'autel.

Le défilé des troupes du génie tutélaire fut célébré dans une atmosphère recueillie. Devant les prisonniers chams aux larges et curieux chapeaux relevés et laqués, les officiers



Les Notables.

en robe rouge, les hommes de troupe avec leur veste brodée, leur ceinture rouge et vert, leurs drapeaux et étendards polychromes, leurs armes et leurs bâtons aux bouts dorés, s'ali-

Le défilé des troupes.



gnèrent impeccablement dans la cour d'honneur et, aux cris du héraut, s'abîmèrent, nez au sol, dans des prosternations collectives et rythmées.

Puis, au commandement rituel, chacun se releva et le défilé symbolique commença. Alignés sur quelques rangs, les exécutants s'ébran-



Prisonniers chams.

lèrent, étendards au vent, chaque rangée cheminant en sens contraire et revenant sur ses pas tous les vingt mètres.

L'extrême imbroglio qui en résulta donna immédiatement au spectateur une impression saisissante de guerriers innombrables et grouillants. On ne pouvait mieux évoquer le déroulement ininterrompu des légions en marche.

Etonnant et ingénieux truc de théâtre, qui me faisait songer, en quittant ces lieux historiques, que Jean-Louis Barrault et le théâtre dit moderne n'ont rien inventé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'INAUGURATION DES CHANTIERS DE LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME ORIENT

= par J. H. =



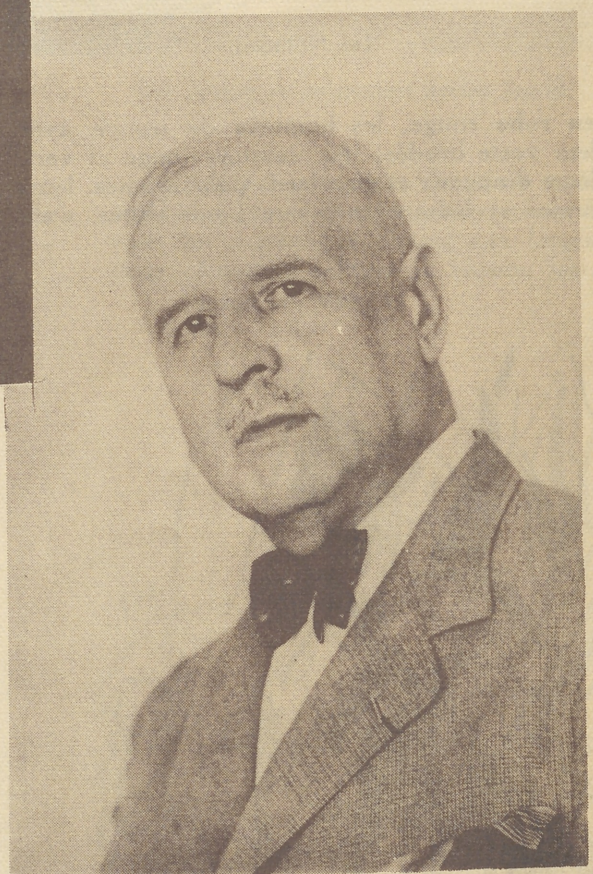
M. George CŒDES,
Directeur de l'E.F.E.O.

LE 15 mars, l'Amiral Decoux a inauguré les chantiers de la nouvelle bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Hanoi, dont il a décidé la construction.

Comme le dit son directeur, M. G. Cœdès, « il ne s'agit plus d'anastylose de monuments anciens mais de la construction d'un bâtiment neuf ».

Cette construction s'imposait depuis longtemps, la bibliothèque actuelle n'étant guère accessible qu'aux membres et aux correspondants de l'Ecole. Le nouveau bâtiment permettra aux chercheurs, aux savants et aux étudiants d'accéder facilement, dans un cadre digne de l'Ecole, aux quelque cent mille ouvrages et estampages qu'offrent ses remarquables collections.

La bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient constitue, en effet, pour les chercheurs et les savants spécialisés, un instrument



M. GOLOUBEW, *Membre de l'E.F.E.O.*

de travail de premier ordre, puisqu'elle met à leur disposition près de 80.000 volumes : 40.000 environ du fonds européen, 27.000 environ du fonds chinois, plus de 6.000 du fonds annamite, 2.500 du fonds japonais, ainsi que 2.500 manuscrits, surtout cambodgiens et laotiens. Les ouvrages chinois présentent pour

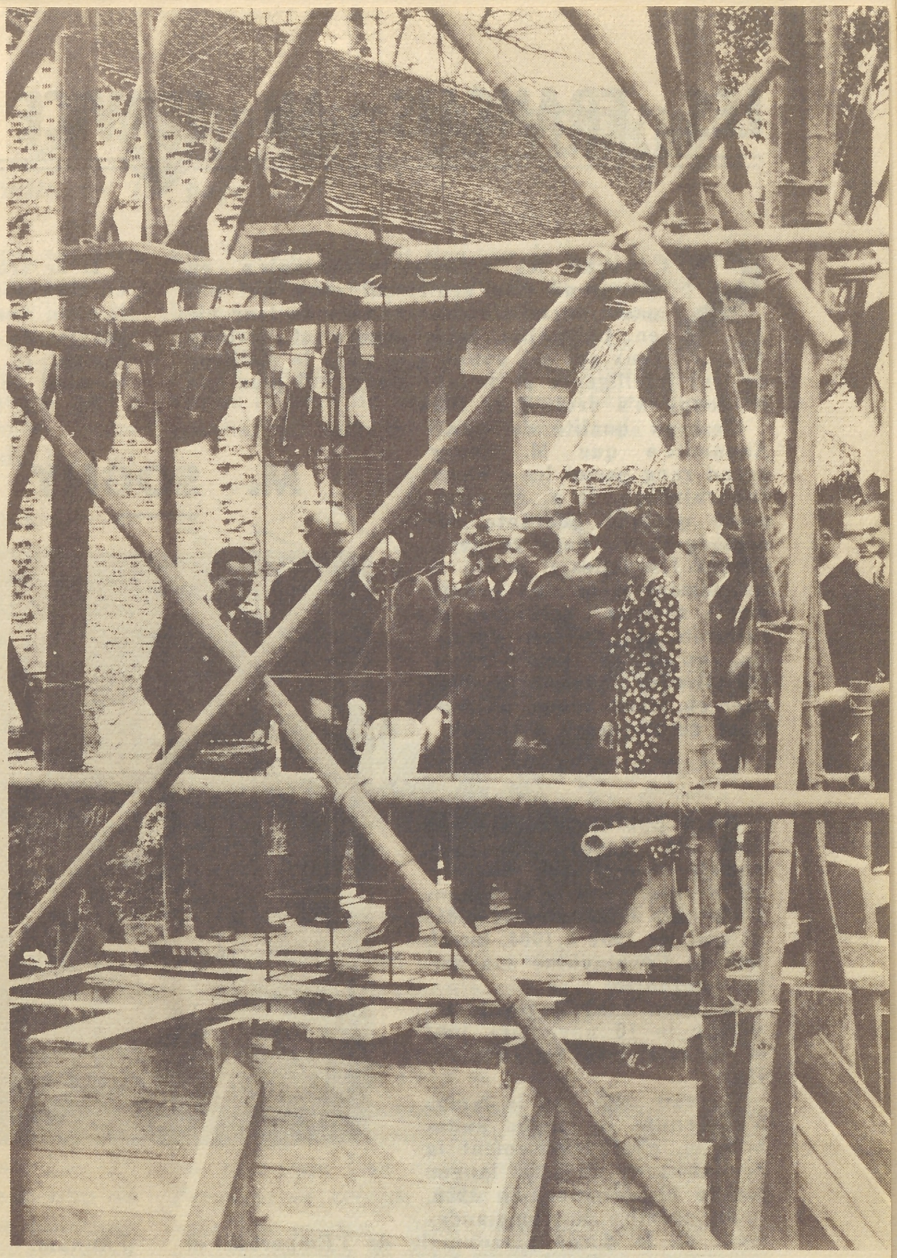
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'érudition un intérêt particulier, ayant été réunis par les maîtres de la sinologie française, Paul Pelliot, Edouard Hubert, Henri Maspéro, Léonard Aurousseau, Paul Demieville.

A ces 80.000 volumes s'ajoutent encore plus de 20.000 estampages pris sur des inscriptions anciennes de toutes les régions de l'Indochine.

Les seuls travaux accomplis depuis quarante-trois ans par les membres de l'Ecole Française tant dans le domaine de l'archéologie que dans ceux de la philologie, de la linguistique, de l'histoire et de l'ethnologie remplissent 40 volumes de son « Bulletin annuel », 35 volumes de publications, 8 volumes de mémoires archéologiques, à quoi s'ajoutent des catalogues, les 5 volumes de « Textes et Documents » publiés par ses soins ainsi qu'un volumineux dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Indochine.

Tel est le bilan scientifique de ce grand établissement dont le rayonnement dans tout l'Extrême-Orient ne cesse de croître, grâce aux efforts persévérants de tous ses membres et correspondants et, dût en souffrir leur modestie, grâce à la science et à l'activité de son éminent directeur, M. George Cœdès, et de son secrétaire, M. Goloubew.



La cérémonie du coulage du premier béton sur un coffret de plomb contenant un procès-verbal de l'inauguration.

Mais revenons à la bibliothèque. Son projet initital est dû à M. Jean Yves Claeys, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, membre de l'Ecole.

Dès 1935, il avait mis à l'étude les plans d'un bâtiment neuf, établi selon les conceptions modernes. Diverses circonstances ayant retardé l'exécution du projet, c'est en 1942 que le Gouverneur Général décida de la réaliser. La formule primitive dut d'ailleurs subir un remaniement profond, par les soins de l'architecte Mondet et de la Société des Grands Travaux de Marseille, pour aboutir à une économie massive de métal dans la construction.

Il est intéressant de souligner à ce propos le procédé technique de construction tout à fait inédit en Indochine utilisé pour les fondations:

Le type de fondation, employé ici pour la première fois, repose sur le principe d'une amélioration préalable du sol consistant à forer des puits par percussion mécanique et ensuite à remplir ces trous par du béton pilonné par la chute répétée d'un mouton. Ce procédé a permis de supprimer l'emploi d'une cinquantaine de tonnes de fer.

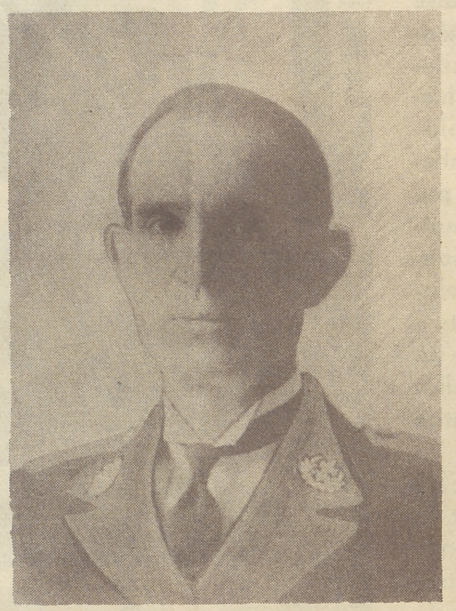
Nous y reviendrons dans un prochain article.

L

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES FRANÇAIS AU SERVICE DE L'INDOCHINE

M. SOGNY



SI, parmi les « Vieux Indochinois », on comprend non seulement ceux qui ont passé de nombreuses années de leur vie en Indochine, mais encore et surtout, ceux qui ont donné à ce pays le meilleur de leur intelligence et de leur cœur, nul plus que M. Sogny n'a droit à ce titre.

C'est en qualité de « vieil Annamite » que M. Sogny prend rang parmi les « Vieux Indochinois ». Il a, en effet, passé quelque quarante années de sa vie dans ce pays, durant lesquelles il a été si intimement mêlé aux événements sociaux, politiques et culturels qui s'y sont déroulés, qu'on ne peut tracer l'histoire de sa vie sans évoquer en même temps un moment de l'histoire d'Annam.

***

Né à Epernay le 25 juillet 1880, M. Sogny prit part, comme sous-officier d'artillerie de marine, à la campagne contre les Boxers (1900-1901) et vint, de 1902 à 1904, terminer en Cochinchine son service militaire.

Il entra dans la Garde Indigène le 10 novembre 1904 et, en avril 1905, fut affecté à Hué.

Il avait déjà eu le temps d'apprendre la langue annamite et, c'est précisément la connaissance de cette langue qui le fit désigner, en 1906, pour prendre le commandement de la garde personnelle de l'Empereur et assurer le service de sécurité du Palais. C'est ainsi qu'il vécut de très près tous les événements qui se déroulèrent avant l'intronisation de S. M. Duy-Tân, et qu'il eut l'occasion d'accomplir des missions très délicates pour le compte des deux gouvernements.

Appelé à Faifoo au début de 1908, il participa, une année durant, aux opérations de pacification qui suivirent les troubles qui se produisirent au Quang-nam. Il servit ensuite, de janvier 1909 à janvier 1913, comme chef de poste sur les confins de la région moï. Par une politique de confiance et de compréhension à base de contacts personnels, il réussit à réconcilier des tribus constamment en guerre et à mettre un terme aux meurtres fréquents d'Annamites qui s'aventuraient dans la montagne.

Promu au grade d'inspecteur le 1er janvier 1913, il fut rappelé à Hué pour commander la brigade de Thừa-thiên et pour créer le Bureau politique à la Résidence Supérieure. C'est à ce dernier titre qu'il fut placé au premier plan des événements qui devaient aboutir, en mai 1916, à l'avènement de S. M. Khải-Định.

Inspecteur de 2e classe le 1er janvier 1916, il démissionna de son emploi le 1er octobre 1916 pour être nommé chef du Bureau politique à la Résidence Supérieure de l'Annam.

Il se trouvait en France lorsqu'il fut rappelé, en 1918, lors de l'organisation des Services de Police en Indochine, pour prendre la direction du Service de la Sûreté de l'Annam. Il organisa entièrement le service, qu'il ne devait quitter qu'au moment de son départ à la retraite.

En mai 1939, S. M. Bao-Dai conférait à M. Sogny le titre nobiliaire de Baron d'An-Binh, distinction qui, jusqu'alors, avait été réservée aux hauts dignitaires annamites.

M. Sogny est membre de la Commission municipale, du Conseil Français des Intérêts Economiques, Financiers et du Conseil de Protectorat. Il est aussi Conservateur du musée Khai-Dinh. Il remplit, enfin, les fonctions du Secrétaire de l'Association des Amis du Vieux Hué, créée en 1913 sur l'initiative du R. P. Cadière, et dont il reste actuellement en Indochine, l'un des rares membres fondateurs.

Non seulement, il n'a jamais cessé d'apporter à son administration intérieure le concours de son intelligence, de son dévouement, de son talent d'organisateur, d'un tact qui vient à bout de toutes les difficultés, d'un sourire que rien ne rebute, mais encore, il a enrichi le « Bulletin » de nombreux articles où il continue à réunir les vastes connaissances qu'il possède sur le pays, sur les hommes et sur les choses d'Annam.

Nous nous en voudrions enfin, d'avoir parlé de M. Sogny sans avoir dit l'œuvre patiente et précieuse entre toutes qu'il accomplit dans le domaine du rapprochement franco-annamite. Possédant leur langue, il alla droit aux Annamites, et, en apprenant à les connaître, il se prit à les aimer. A les aimer et à s'en faire aimer. Il n'est pas aujourd'hui d'Annamite qui ne sache qu'il trouvera auprès de lui cette chaude sympathie de l'esprit et du cœur, cette large compréhension qui suppriment toutes les barrières et mettent un homme devant un autre homme. Pour beaucoup d'Annamites, M. Sogny a été et reste un confident et un guide. C'est ainsi qu'il a pu maintenir ou ramener dans la voie du travail et de l'honneur, des jeunes gens sur le point de s'en détourner.

Il nous reste à faire le souhait que quiconque a entendu M. Sogny narrer les événements qu'il a vécus, fera avec nous : c'est de le voir écrire ses mémoires. Affirmons sans crainte de nous tromper qu'ils seraient une mine inestimable pour l'historien et, pour tous, une leçon et un exemple.

Puisse « Indochine » en avoir la primeur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UN EPISODE DE LA CAMPAGNE DU TONKIN

(Suite de la page 12.)

tôt les accents sinistres de la trompe se font entendre, cela fait une drôle d'impression. Quant aux balles qui sifflent à nos oreilles, on les salue forcément ; le bois derrière nous est criblé ; elles passent un peu trop haut. Dix minutes s'écoulent. Un tirailleur français me crie : « Sergent Lemaître, à moi, je suis blessé ; vous voyez je n'ai pas tiré trois coups de fusil et j'ai une balle dans la cuisse ! ».

Je le console, lui envoie un brancardier et retourne sur la crête que nous occupons.

Pendant ce temps, les trois autres compagnies se déploient, mais leur position est plus mauvaise que la nôtre parce qu'elles sont obligées de manœuvrer sous le feu de l'ennemi. Aussi la 3e compagnie a beaucoup de mal à entrer en ligne ; les premiers hommes qui montent tombent tous. Impossible de faire déployer les tirailleurs. Dubreuil indique à M. Boell, son capitaine, que les Chinois font un mouvement tournant (leur fort !) quand il s'écrie : « touché ! » et tombe en faisant un demi-tour.

Les Chinois avancent toujours sur les hauteurs. On ouvre le feu à 500 mètres. Ma section se trouvait au-dessous des positions chinoises et nous commençions à recevoir des feux de gauche et en avant. Huit hommes tombent, percés de balles. La section restée au-dessus de nous exécute des feux de salve et réussit à empêcher le mouvement des Chinois. Nous quittons nos positions et descendons. Les 2e, 3e et 4e compagnies ont déjà subi beaucoup de pertes. On tirait de partout. L'affaire marchait mal, au point que le général de Négrier donne l'ordre de battre en retraite, la position n'étant plus tenable. Son officier d'ordonnance porte cet ordre à notre commandant. Notre situation est franchement mauvaise. Les tirailleurs tombent de tous côtés ; à la 4e compagnie, le capitaine, blessé au genou, est emporté ; son lieutenant (Bajol, devenu général par la suite) est blessé à l'épaule, enfin six officiers manquaient au bataillon, le commandant ayant lui-même reçu une balle dans la jambe.

Tout à coup, on entend la charge, sonnée par deux clairons et un tambour. Sans hésiter, les compagnies s'ébranlent sans même poser le sac et partent à l'assaut des hauteurs d'où nous tirent les Chinois. Ceux-ci, surpris de notre audace, suspendent un moment leurs feux. Alors, nous marchons de plus belle, on tombe sur eux à coups de baïonnette, on se bat au corps à corps. Dès qu'ils voient la baïonnette, c'est fini, les Chinois commencent à fuir. Nous tirons des feux de section bien nourris dans la masse. Ce qu'il en est tombé, c'est incroyable. On en trouvait des tas de huit, les uns sur les autres. Si on avait eu de la cavalerie pour les poursuivre et les sabrer, leurs pertes eussent été énormes. Nous étions victorieux mais nos pertes étaient grandes : 163 hommes, dont au moins le tiers de morts, et six officiers hors de combat. Et cela en quatre heures de lutte.



Attaque des redoutes de Bac-Viay par les Turcos.

L'artillerie avait donné pendant toute l'affaire et ses tirs plongeants ont fait beaucoup de mal à l'ennemi ; son commandant (1) a été tué au cours de l'action. Un grand et bel homme, très âgé, qui avait sa retraite.

... Mais la journée n'est pas finie ! L'artillerie repart et prend position pour bombarder un fort que l'on croit tenu par les Chinois. Pendant ce temps, nous filons toujours à travers les pentes ; nous nous abritons derrière un épaulement de terre et attendons les ordres.

Il est trois heures de l'après-midi. Les balles sifflent. L'infanterie de marine nous dépasse et avance en direction des forts bombardés. Ils les prennent d'assaut sans résistance ; ils n'ont eu qu'un sergent et huit hommes de tués. Je crois que la journée est pour nous ! Nous continuons notre marche en avant et allons jusqu'à la nuit tombante. Nous arrivons en face d'un grand village (nous étions d'avant-garde). On dirige des feux de salve, personne ne répond. Les Chinois sont en déroute et dispersés. Nous nous arrêtons à 7 heures du soir. On pose les grand-gardes et les petits postes, mais, cette fois nous ne les fournissons pas.

Négrier était content du 3e bataillon. Il a déclaré le lendemain, au rapport de la Brigade, qu'il y avait de quoi être fier de commander un pareil bataillon.

---

(1) Le commandant Leviard, commandant l'artillerie de la Ire Brigade (cf. Dick DE LONLAY, *op. cité*, p. 113).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les coolies avaient apporté des cochons pris dans le village abandonné. Le général de Négrier nous avait envoyé des paniers de riz et, à 10 heures du soir, nous commençâmes à manger.

A noter encore que c'est ce jour-là que trente réguliers chinois, porteurs de lanternes, sont venus se faire prendre dans notre camp, croyant que les leurs étaient encore dans ces parages.

« Le 3e bataillon de Tirailleurs algériens entrera le premier à Lang-son, avait dit Négrier, car c'est lui qui en a ouvert la route ! »

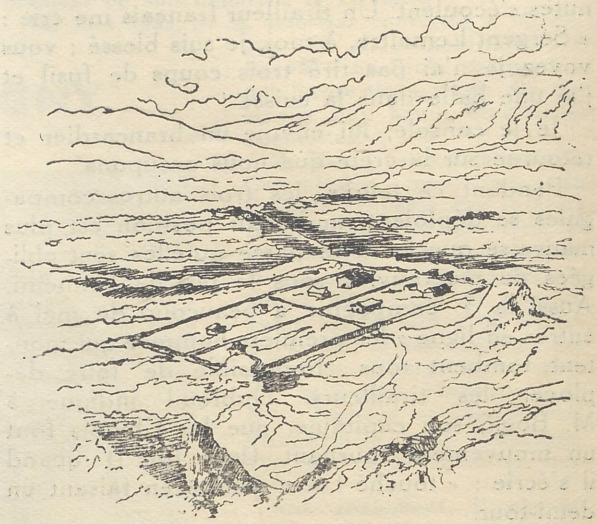
II. — L'ENTREE A LANG-SON (13 février 1885).

Le lendemain, 13 février, à 7 heures, nous levons le camp et arrivons, vers 9 heures dans la plaine. Que cela nous paraît magnifique, de l'espace, un terrain plat au lieu de rochers et de mamelons au milieu desquels nous marchions depuis 12 jours (1) ! Nos regards découvrent d'énormes roches grises, s'élevant à pic, recouvertes de végétation et d'arbres. Des bœufs se sauvent à notre approche.

Au loin, une immense fumée s'élève. On dit que les Chinois ont mis le feu à Lang-son. La ville est donc évacuée ? Tout va bien, nous marchons avec un entrain que l'on n'a pas montré depuis longtemps. Le but est atteint et l'heure du repos approche.

A midi moins le quart, nous traversons un pont. On aperçoit à gauche un immense rocher renfermant une grotte fortifiée ; on le visite ; rien.

Puis, sous des arbres magnifiques, nous découvrons un joli petit village et enfin, l'immense enceinte de Lang-son, avec ses murailles élevées et crénelées. Une porte, haute de 3 à 4 mètres donne accès dans la citadelle.



La citadelle de Lang-son.

L'état-major du général de Négrier y fait son entrée après qu'un maréchal des logis y eut planté, dans la tourelle qui surmonte la porte, le fanion de la brigade.

Le trompette sonne « aux champs » et nous pénétrons, à la suite, Nous avançons et nous arrivons devant une tour carrée d'où l'on abat le drapeau chinois.

Sur les hauteurs environnantes, nous apercevons des réguliers qui s'agitent. Une pièce est mise en batterie et les Chinois abandonnent leur position.

(1) Cette impression est également décrite par Dick DE LONLAY (*op. cité*, p. 116).

Pour mieux comprendre l'ordre nouveau français.

Lisez tous :

RÉVOLUTION NATIONALE - L'AVENIR DE LA FRANCE

par Thierry Maulnier.

En vente dans les grandes librairies de Hanoi et Saigon — Prix 2$.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LETTRE DU CAMBODGE

Cher Monsieur Z...,

Nous attendions avec impatience votre lettre du Tonkin, dont on nous avait dit qu'elle ne manquerait ni d'esprit, ni de bon sens, et dont on assurait au surplus que, dans le genre badin, elle serait une nouveauté en Indochine. En me mettant à votre école, tout indigne que j'en suis, et en pratiquant à mon tour la manière zédienne, j'ai bon espoir de me tailler un brin de réputation, une réputation comme qui dirait fédérale, qui me vaudra à tout le moins d'entrer gratis dans les restaurants du Nord et du Sud où la revue est en lecture, et de m'y faire servir ici un canard au poivre (de Kep), là un consommé de nids d'hirondelle (de Faifoo), ailleurs une saucisse de chien (de Cholon), ou un riz gluant aux crevettes (de Phnom-penh), escorté d'un quarteron de nem (de Thu-duc). Car, soit dit sans vous critiquer, c'est chose assez étonnante de lire sous votre plume que sans coq au vin, comme sans homard à l'armoricaine (... s'il vous plaît, et non pas à l'américaine) il n'y a pas de gastronomie possible en Indochine.

Ce n'est pas, Monsieur, l'avis des Phnompenhois qui se trouvent fort bien du gigot de mouton aux haricots (breton), de l'entrecôte (bordelaise) et de la tarte (flamande) qu'ils se procurent aisément chez le bon traiteur. Et ce n'est pas aussi l'avis de ceux qui pensent qu'on peut avoir fine gueule et ne pas tenir pour irrecevable un menu annamite, chinois ou cambodgien. Mais je devine, cher Monsieur Z..., à l'accent de mélancolie qui perce dans votre façon de signaler l'absence de pommes de terre sur votre table, que vous êtes Français, irrémédiablement Français, de cette France où la vie ne se conçoit pas (hélas...) sans frites à tous les repas, et où l'on discute gravement en famille la question de savoir si elles sont meilleures à l'huile, au beurre ou à la graisse de porc.

Si quelque bon hasard vous menait en avril à Phnom-penh, nous aurions le plaisir de vous inviter à ce fameux restaurant cambodgien dont les gazettes locales nous rebattent les oreilles, et qui s'ouvrira bientôt à l'enseigne de quelque Garouda ou autre Ganeça ; à seule fin, dit-on, de protester contre l'absence de mets cambodgiens sur la carte du restaurant prétendûment fédéral de l'exposition de Saigon. Que Bouddha pardonne à ce restaurateur ingénu, et sans doute peu voyageur, qui n'imaginait pas qu'on pût se nourrir d'autre chose que de chayo ou d'ailerons de requin.

Vous passez avec beaucoup d'aisance de la gastronomie à l'art dramatique pour nous vanter certains amateurs de votre Landerneau, dont les mérites sont si grands que par crainte de ne pas trouver d'épithètes à leur taille vous n'en nommez aucun. Est-ce là, Monsieur, ce qu'on appelle de la critique « indépendante » ? Ne nous dites pas qu'un artiste a du talent : dites-nous à quel degré et pourquoi. Ne nous dites pas qu'une chose est belle : dites-nous l'origine et les limites de sa beauté. On nous vous suspecterons de balancer des encensoirs précautionneux devant vos « amis et connaissances », et de ne pas vouloir chagriner la soubrette brune, pour qui vous avez un faible, en disant qu'elle fut surpassée par l'ingénue blonde, chez qui vous avez mal dîné. Ce n'est certes pas ainsi que procèdent nos critiques phnompenhois. Ce sont gens qui appellent un chat un chat et R..., mais gardons-nous des homonymies désobligeantes. Ah ! vous n'iriez pas, devant ces Caton, jouer impunément quelque Françoise *et leur faire prendre Sacha Guitry pour Molière ni le « souffleur » pour un jeune premier. Ils furent, sachez-le, éduqués par la fréquentation du Théâtre nouveau et autres avant-gardistes du Cambodge ; rien ne leur échappe, et ils n'échappent à rien, pas même au risque d'être traînés devant les tribunaux par un « amateur » mécontent.*

Mais le temps passe, le papier se noircit, et j'ai tant de choses encore à vous dire sur ce royaume du Borassus où j'ai l'insigne plaisir de vivre ! Vous savez certainement, Monsieur, car les collaborateurs de votre revue ont une intelligence encyclopédique, que le Borassus est l'arbre sine qua non *du Cambodge, je veux dire l'arbre sans lequel le Cambodge n'aurait pas de paysages, du moins de paysages qu'il aimerait. Ce Borassus, vulgairement nommé palmier à sucre dans le langage épicier, vit tantôt seul au bord d'un talus, tantôt en famille au coin d'une rizière. C'est un arbre fier, peu causant, qui bande orgueilleusement vers le ciel des panoplies de feuilles acérées et qui saigne encore du coup porté à sa dignité par un « chef d'administration locale » (il y a bien longtemps...) qui le voulait transformer en poteau télégraphique pour villages pauvres. En dépit de ses airs de berger hargneux des troupeaux de nuages qui passent sur sa tête et des troupeaux de buffles qui paissent à ses pieds, le Borassus a le cœur doux et donne comme une manne sa sève mielleuse à qui sait la recueillir sans se rompre le cou. Il est à lui tout seul une petite sucrerie, et il se trouvera bien quelque esprit ingénieux pour industrialiser sa production, et sucre-de-palmiser notre café et nos confitures.*

Que vous dirai-je encore, Monsieur ? Nous eûmes ces dernières semaines, pour nourriture intellectuelle, abondance de choses bonnes et d'au-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tres moins bonnes, qui toutes nous procuraient l'illusion de tuer le temps quand c'est, au vrai, le temps qui nous tue un peu chaque jour. Nous avons, cela va sans dire, nos conférences, nous aussi. La salle philharmonique où elles se donnent généralement est le dernier salon phnompenhois où l'on entende causer des Messieurs adossés au rideau comme à une cheminée. M. G. Cœdès préféra, pour la sienne, l'intimité et l'atmosphère « musée Guimet » de l'Institut Bouddhique, où il nous parla, d'une façon savante et pittoresque, de l'anastylose, chirurgie esthétique des ruines ; mais M. Malleret, c'est philharmonieusement qu'il nous promena dans une Cochinchine inconnue qui devenait peu à peu un Cambodge mieux connu ; M. Gaston Roger nous entretint, lui, du félibrige, d'une manière qui ne le fera pas soupçonner d'appartenir à quelque comité de propagande universitaire, car il fut vivant, n'engeigna personne, et se fit accompagner par une chanteuse, Mme Crisias, qui avait, ô merveille ! la voix juste et fine comme cette soie gorge de pigeon dont les arlésiennes font leurs atours. Ce que notre félibre n'eut pas le temps de dire, ses auditeurs purent le voir dans une petite exposition installée dans le foyer, à la mode des théâtres parisiens, où se trouvaient fort bien d'être ensemble de magnifiques vues de la montagne provençale, annotées de la main de Maurras, des portraits de félibres, des livres en provençal et en... français, de vrais santons, et d'authentiques, de très beaux autographes de Mistral et de Roumanille, appartenant à la famille de Rohozinski. Parmi ces autographes, une lettre faisant le compte d'un banquet à trois francs par tête, pousse-café compris... N'oublions pas une soupière à bouillabaisse en faïence provençale, que son propriétaire devrait nommer « Joyeuse » — nous ne disons pas « Durandal » (1) — à cause du soleil que, même vide, elle ne cessait d'emmagasiner pour notre joie. Même vide, car, hélas, la bouillabaisse fut attendue vainement ; elle était restée a Marseille, sur un marché noir du vieux port...

Il y eut enfin la conférence de G. Barrault qui, à travers le Bahr-El-Ghazal de Marchand, nous conduisit vers Fachoda, de douloureuse mémoire : histoire moins ancienne que d'aucuns, avant la guerre, cherchaient à nous le faire croire...

Quant au petit voyage qu'on nous fit faire en Océanie par la grâce d'une exposition toute veloutée de verdure tahitienne, laissez-moi vous en garder le récit pour ma prochaine lettre. Je vous promets au surplus de vous conter la belle randonnée que Sa très Gracieuse Majesté Norodom Sihanouk vient de faire sur les côtes de « notre » golfe — si océanien par certains aspects —, afin de porter le rayonnement de Sa radieuse jeunesse à des populations laborieuses de pêcheurs.

Je n'ose espérer, Monsieur, que vous aurez suivi jusqu'au bout de cette longue missive ; n'en présentez pas moins, je vous prie, mes respectueux hommages à Madame Z... et croyez-moi votre très attentif lecteur et disciple.

NGO.

P.-S. — Parce que j'habite une maison sur pilotis, modestement cachée derrière son rideau cambodgien d'aréquiers, de bananiers et d'arbres à miên, *parce que je n'habite pas au bord d'une chaussée, mais au bord d'un de ces sentiers fauboutiens que ne fréquentent pas les canalisations d'électricité, je n'ai pas le loisir de sortir beaucoup le soir, et de fréquenter le Phnom-penh nocturne. Ne comptez donc pas sur moi pour vous faire une chronique de l'Œil-de-bœuf, et vous débiter le chapelet des petits scandales de notre vie « locale » — comme s'il y avait une vie « illocale » ! Je ne vous parlerai que de choses qui s'accomplissent au grand jour, et si l'on vient me dire, pour que je vous l'écrive, que Mme X... a rencontré son soupirant à un film « permis aux enfants », et lui a tendrement serré la main dans l'obscurité ; que M. Y... revend sur le marché noir les cosses de dourion, dans une arrière-boutique éclairée à la chandelle de 2 heures à 4 heures du matin ; ou enfin que, malgré l'interdiction des sociétés secrètes, le professeur Oméga, la précieuse Ygrec et le poète Doublevé cherchent à reconstituer la ligue pour le rétablissement de l'imparfait du subjonctif, je n'irai pas vous en faire la confidence, car je vous vois saisissant la police et m'attirant les pires ennuis. Vous n'exigerez de moi que des récits de choses honnêtes, claires et simples comme j'ai le cœur et la plume. A ces conditions vous m'aurez pour correspondant fidèle.*

(1) Jeu de mots intraduisible, comme disent les traducteurs de Shakespeare.

Amis lecteurs !

Cette revue est faite pour vous ; nous souhaitons qu'elle soit faite par vous.
Ecrivez-nous ! Faites-nous connaître vos opinions, vos avis, vos critiques.
Vous nous encouragerez !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 30 MARS AU 6 AVRIL 1943

LES OPÉRATIONS EN ASIE ET EN OCÉANIE

Pacifique.

Au cours de ces derniers jours, un combat naval et deux importants combats aériens ont eu lieu dans le Pacifique.

Le premier se déroula le 27 mars au large de l'île Atsuta, dans les Aléoutiennes ; deux croiseurs et un destroyer formant l'escadre alliée ont été endommagés par des unités de la marine et de l'aviation japonaises. Le reste de la flotte a été dispersé.

Le 28 mars, au cours d'un raid effectué en plein jour sur la baie d'Oro, en Nouvelle-Guinée, 2 transports, 1 destroyer et 1 patrouilleur alliés ont été coulés et 19 appareils de chasse abattus.

Enfin le 3 avril, au-dessus de l'île Russel, dans l'archipel de Salomon, l'aviation nippone engagea un nouveau combat à la suite duquel les Alliés perdirent à nouveau 47 appareils.

Chine.

Dans les provinces du Hunan et du Hupeh, la situation s'est stabilisée. Après les durs combats du mois dernier, les forces japonaises ont continué leurs opérations de nettoyage contre les restes de l'armée chinoise qui se trouvent dans les régions situées en bordure du cours inférieur du Yangtzé.

L'aviation nippone a eté particulièrement active, la dernière semaine, dans les régions orientales de l'Inde, notamment aux environs de Maungdaw où, au cours de plusieurs raids, des dégâts importants ont été causés aux installations militaires et aux transports alliés.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Russie.

Le calme continue à régner sur le front oriental. Dans les deux camps, on semble se préparer à de nouvelles grandes offensives.

Les attaques menées par les Russes contre Smolensk se sont atténuées. Seuls des combats d'importance locale ont eu lieu au sud du lac Ladoga et dans la presqu'île de Taman.

Tunisie.

Le fait important de la semaine a été l'évacuation par les forces de l'Axe des positions fortifiées de la ligne Mareth ; le 29 mars, les unités de la VIIIe Armée britannique, appuyées par de puissantes formations de chars et d'avions ont débordé par l'ouest les positions de la ligne Mareth installées dans les collines de Matmata, et ont occupé les places fortes de El Hamma, Matmata, Mareth et Toujane. Les forces du maréchal Rommel, pour éviter l'encerclement, ont été contraintes d'évacuer la région située au sud de Gabès.

Plus à l'ouest, sur la piste reliant Foum Tatahouine à Kebili, au sud du Chott el Djerid, des détachements de méharistes se sont emparés de Douz.

Le 30, les unités motorisées britanniques occupaient la ville de Gabès. Harcelant les troupes italo-allemandes dans leur retraite, elles atteignaient enfin le 31, Melhouaia et Oudref à 17 kilomètres au nord-est de Gabès.

— Dans le secteur central, à la suite d'une attaque déclenchée en direction de Kairouan, les forces américaines ont fait leur entrée à Fondouk, à 35 kilomètres au sud-ouest de cette ville.

— Dans le secteur nord, la 1re Armée britannique s'est jointe au mouvement offensif de la VIIIe Armée et de la IIIe Armée américaine.

Après de violents combats contre les forces du général von Arnim, Sedjenane, sur la ligne reliant Mateur à Tabarka, et Aouana, sur la même ligne, à 25 kilomètres à l'ouest de Mateur, ont été occupées le 31 mars et le 2 avril.

Le 7 avril enfin, des éléments de l'aile gauche de l'armée Anderson se sont emparés du cap Serrat ; ils continuent leur pression vers l'est.

EN FRANCE

LE MARÉCHAL DE FRANCE PRONONCE UNE ALLOCUTION RADIODIFFUSÉE

S'adressant dimanche soir aux Français de la Métropole et de l'Empire, le Maréchal a rappelé l'œuvre immense qu'il avait entreprise malgré les difficultés présentes. A l'intention des jeunes dont certains vont s'expatrier, il a dit notamment :

« A quoi bon transformer les institutions si l'on ne transforme pas les hommes ? C'est la grande mission des éducateurs. Il ne faut pas enlever à la jeunesse ses convictions ardentes, sa volonté d'action et sa foi... Ainsi se formeront les élites, ce que la Nation considère comme l'armature de la France de demain.

« Jeunes Français ! Voici que de nouvelles épreuves viennent de vous être imposées. Il vous appartient de les surmonter. Faites-le avec discipline. Souvenez-vous de notre défaite pour préparer notre relèvement. Soyez attentifs à observer autour de vous ce qui peut servir à vous perfectionner. Manifestez dans vos gestes et dans vos paroles, par votre volonté de travail, par votre esprit d'initiative, le génie de notre race. Vous resterez Français sur les chemins et les lieux de votre dépaysement. »

A nos lecteurs

Pour mieux suivre les opérations de Tunisie, veuillez consulter la carte ci-jointe que nous avons établie à votre intention.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Le Gouvernement du Maréchal est le seul légitime.

Où et quand Giraud et de Gaulle ont-ils reçu l'investiture nationale ? Ils prétendent la détenir mais ne sont-ils pas en la circonstance juge et partie et leur témoignage n'est-il pas vicié à la base par l'intérêt personnel qu'ils possèdent dans la solution du débat ?

Eux si exigeants, si vétilleux, si intransigeants, quand il s'agit de l'autorité du Maréchal ne font-ils pas preuve d'une indulgence infinie, d'une complaisance sans limite dès lors qu'il s'agit de leur propre légalité ? Si jamais la parabole évangélique de la paille et de la poutre s'appliqua à une contestation, n'est-ce pas à celle impudemment soulevée par les tenants de la Dissidence ?

***

Oh ! je sais bien les arguments qu'on invoque dans les officines de la propagande séparatiste. Le Maréchal n'est pas libre, il est captif d'une puissance étrangère, et s'il pouvait parler il s'empresserait de se rallier à la dissidence. Le grand soldat de Verdun a fait lui-même et d'un accent indigné justice de ces calomnies. Pour ceux qui savent ce que représente un Pétain, c'est-à-dire pour neuf Français sur dix, cette protestation suffit.

L'histoire dira aussi que la légitimité de cet homme, elle a résidé non seulement dans un vote libre des législateurs, mais aussi, mais surtout dans le fardeau de douleur qu'il a revendiqué, dans les misères sans nombre qu'il a guéries, dans le désespoir qu'il a calmé, dans la raison de vivre, enfin, qu'il a donnée à quarante millions de Français qui, le 25 juin 1940, pleuraient sur leur patrie torturée.

La voilà la légitimité de Pétain.

La postérité ne portera pas la main sur elle.

(IMPARTIAL du 26 mars 1943.)

L'œuvre intellectuelle de la France en Annam.

En favorisant l'étude de l'histoire d'Annam, en encourageant l'évocation des pages glorieuses du « royaume Viêt », la France a contribué à éveiller dans l'âme des Annamites le sentiment national dans le cadre de la Fédération Indochinoise de l'Empire, car la France élève mais n'asservit pas.

(VOIX D'EMPIRE du 28 mars 1943.)

L'importance de cette œuvre éducatrice a été récemment soulignée par le banquet que LL. MM. Impériales d'Annam ont récemment offert, en leur Palais Kiên-Trung, en l'honneur du Corps enseignant.

Un geste comme celui, tout récent, des Souverains, conviant les chefs des écoles publiques et privées de la Capitale à dîner à leur table pour s'entretenir avec eux de tout ce qui tient à cœur aussi bien au Trône qu'à ces diligents serviteurs que sont les instituteurs d'Annam, tout cela doit être compris par tous comme le signe que la formation de la jeunesse du pays est toujours constamment suivie avec intérêt par Sa Majesté, et que tout effort louable dans le sens de l'éducation morale et de la régénération intellectuelle et physique de la jeunesse, ce ne serait pas seulement une sage exécution des doctrines du Maréchal Pétain, mais ce serait aussi et du même coup, le patriotisme le mieux raisonné à l'égard de notre petite Patrie que nous devons rendre digne de s'intégrer dans la Grande.

(PATRIE ANNAMITE du 22 mars 1943.)

Le prix littéraire de l'Indochine.

Il sera décerné à la fin du mois.

La tâche des Goncourt indochinois ne sera pas *aisée ; certains volumes dont les titres sont au bout de notre plume seront des candidats sérieux pour le premier prix littéraire d'Indochine. Puissions-nous voir, selon la formule sportive le meilleur — à tout le moins un parmi les meilleurs — emporter la palme !*

C'est la grâce que nous souhaitons au jury, à la critique.

Et aussi au public qui a voix au chapitre.

(IMPARTIAL du 25 mars 1943.)

Un bon placement.

Le public local dispose sur le marché indochinois de valeurs d'Etat qui répondent de manière parfaite aux soucis légitimes de chacun, à savoir sécurité du placement, aisance de l'achat et de la vente, rapport avantageux.

Il nous reste à souhaiter à nos lecteurs de pouvoir acheter beaucoup de valeurs d'Etat indochinoises qui leur apporteront une loyale aisance et une absolue tranquillité, ces deux mamelles nourricières du bas de laine.

(IMPARTIAL du 5 mars 1943.)

Le nouveau visage du Laos.

Depuis quelques années, sur l'initiative de l'Inspection générale des Travaux Publics on s'est efforcé de trouver des dispositions adaptées aux tendances et aux circonstances locales.

L'Amiral Decoux, qui dans d'autres domaines a tant fait pour le Laos et dont la politique indochinoise est avant tout constructive et réalisatrice, ne pouvait qu'encourager cette tendance.

Le « bâtiment » ne chôme pas au Laos. C'est, comme on le sait, bon signe, surtout à la colonie. Le Laos n'aura bientôt plus rien à envier aux autres pays de l'Union. Un magnifique essor économique est à prévoir dans ce pays qui ne mérite déjà plus le nom de « parent pauvre ».

(OPINION du 25 mars 1943.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Du 30 mars au 4 avril 1943.

LUNNI 30 MARS

Hanoi. — La Presse annonce qu'un concours équivalent à celui de l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr est autorisé en Indochine pour l'année 1943. Des places à titre indochinois y seront réservées aux jeunes Indochinois classés à ce concours. Les candidats admis y feront une année d'instruction militaire dans un corps, puis entreront dans une école spéciale en vue de leur nomination au grade de sous-lieutenant.

Hanoi. — Le Résident Supérieur Gautier quitte Hanoi par l'accéléré de 19 heures, salué en gare par de nombreuses personnalités et par des délégations de Jeunesse, tous ayant ainsi tenu à manifester au nouveau Résident Supérieur au Cambodge l'estime de tous ceux qui l'ont connu dans l'exercice de ses hautes fonctions.

MARDI 31

Hanoi. — L'Amiral Decoux est de retour à Hanoi après une tournée d'inspection à Lang-son, Cao-bang et Bac-kan.

Hanoi. — La Presse publie le message adressé par le Secrétaire d'Etat aux Colonies à l'Amiral Decoux, à l'occasion du récent remaniement ministériel, et le télégramme adressé par le Gouverneur Général au nouveau Secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies.

JEUDI 1er AVRIL

Hanoi. — S. E. l'Ambassadeur Kuriyama, Secrétaire général de la Mission Japonaise, donne une réception en l'honneur des trois délégués de l'Indochine au Congrès Médical de la Plus Grande Asie Orientale : le professeur Galliard, le professeur Rivoalen et le docteur Vu-ngoc-Anh, médecin-chef de l'Assistance Médicale à Thai-binh.

Saigon. — M. Nguyên-tiên-Lang fait une intéressante conférence sur le sujet suivant : « Révolution Nationale et Culture Indochinoise ».

Hanoi. — Le Commandant Ducoroy préside une émouvante réunion de Jeunesse consacrée au souvenir de Mermoz, et où il exalte pour les jeunes les exemples de Mermoz, des Guynemer, des Pasteur, des Yersin, et de tant d'autres.

VENDREDI 2

Vientiane. — S. M. Sisavang Vong, roi de Luang-prabang, arrive à Vientiane, où il sera l'hôte du Résident Supérieur Brasey.

SAMEDI 4

Promotions dans les Services civils de l'Indochine :

Par arrêté en date du 30 mars 1943, ont été promus à compter du 1er janvier 1943 :

Primo. — Administrateurs 1re classe : Aurillac, Schneyder, Vayssières, Bailly, de Pereyra, Grimald, Larivière, Rivière, Nicolas, Merlo, Philip, Destenay.

Secundo. — Administrateurs 2e classe : Kresser, Thiollier, Garry, Barthel, Cousseau, Ecarlat, Deligne, Mourer, de Maistre, de Boisboissel, Freyssenge, de Coataudon de Kerdu, Naïs.

Tertio. — Administrateurs 3e classe : Robert, Coville, Josa, Thierry, Pisier, Gorrec, Mabaret du Basty, Theveniaut, d'Hugues, Vincent, Pascal, Grange, Removille, Cabon, Dubois, Catala, Colonna, Lespinasse, Bouffier, Arondel, Bonnet, Nérac, Moulin, Guerrini, Silvestre de Sacy.

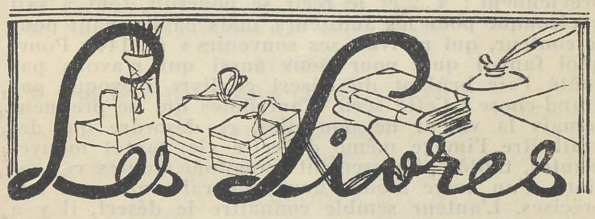
Quarto. — Administrateurs-adjoints 1re classe : Marby, Duplessis-Kergomard, Lamarque, Jalton, Faure, Sabeau, Pargoire, Gaillard, Henry, Gabarre, Clément, Corbin, Wintrebert, Lagrolet, Dumont, Kanony, Dupré, Céleste, Lucas, Peyrotte, Cousin.

Quinto. — Administrateurs-adjoints 2e classe : Hérisson, Gipoulon, Clément, Guillaume, Rouget, Piraud, Clech, Mahé, Rinert, Sourdois, Vincens, Delahazu, Marie, Galbrun, Pellier, Goutorbe, Proux, Maillard.

Par même arrêté sont également promus :

Primo. — Administrateurs 1re classe : Charles Gervais et Pélissier.

Secundo. — Administrateurs 3e classe : Spinelli hors cadres — Stop — Par même arrêté sont promus titre prisonniers Administrateurs-adjoints 2e classe : Primo — Compter 1er juillet 1941 : Caillol, Denizet ; — Secundo — Compter 1er juillet 1942 : Scherer, Sicurani, Gorge, Bellet, Mathivet de Laville de Mirmont, Dufour; — Tertio — Compter 1er janvier 1943 : Cornillet.



POUR COMPRENDRE LA SCULPTURE BOUDDHIQUE ET BRAHMANIQUE EN INDOCHINE

(Portail, éditeur, et dans toutes les librairies).

L'ouvrage de vulgarisation sur la sculpture bouddhique et brahmanique en Indochine que M. Louis Malleret, Conservateur du Musée Blanchard-de-La-Brosse vient de faire paraître aux Editions Albert Portail, répondait à une nécessité. Qui de nous ne s'est trouvé profondément embarrassé, dérouté, rebuté même devant les statues de nos Musées indochinois, faute d'un ouvrage assez maniable, qui nous eut livré le mystère vrai ou prétendu tel, des divinités chames ou khmères.

Si ce recueil, déclare l'auteur dans ses avant-propos, pouvait contribuer « à lever des préventions, éclairer des incertitudes, dissiper des perplexités, éveiller enfin ou entretenir la curiosité des choses, des hommes et des croyances de l'Indochine ancienne, il aurait atteint pleinement son but ». On ne saurait mieux définir l'utilité d'un ouvrage qui rendra service aux amateurs d'antiquités comme aux simples curieux. On y découvre, en effet, une foule d'aperçus ingénieux sur les divinités vénérées autrefois dans les sanctuaires d'Angkor et les tours chames de l'Annam. On y rencontre aussi une explication des symboles, allégories ou légendes épiques, popularisées par le ciseau du sculpteur sur les bas-reliefs des grands monuments du Cambodge et de l'Inde. Ce livre constitue enfin, un guide sûr pour la visite des galeries de sculpture des principaux Musées de l'Indochine.

Présenté avec goût et rédigé en une langue élégante et sobre, le volume est enrichi de près de cinquante illustrations, réunies en trente-sept planches commentées dans le texte avec références méthodiques aux ouvrages fondamentaux que le lecteur soucieux d'étendre son information pourra consulter.

Les auditeurs de Radio-Saigon qui eurent la primeur de ces entretiens y retrouveront l'écho d'une voix tour à tour éloquente et familière, grave ou iro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nique, mais toujours persuasive. D'autres y découvriront plus d'un motif de réflexion et l'on ne peut qu'applaudir à cette affirmation singulièrement forte qui clôt l'un des chapitres : « Nous demeurons libres chacun de préférer aux images des divinités bouddhiques, les splendides réalisations de la statuaire hellénique ou des sculpteurs de notre Moyen âge chrétien. Pourtant il semble que notre sentiment des possibilités échues à la création artistique fut demeuré bien incomplet, si nous n'y avions inclus, dans un esprit volontiers éclectique, un peu de ce cosmopolitisme de la pensée qui restera l'une des conquêtes spirituelles de notre temps ».

" L'INCONNU DANS LES DUNES "

par CLAUDE FILLEUX.

Dans ce livre paru, il y a quelques temps déjà, Claude Filleux a groupé un certain nombre de récits sur la vie des pelotons méharistes sahariens.

Nous avons ouvert ce livre avec un plaisir anticipé, à l'idée pour nous — qui ne connaissons le Sahara qu'à travers les récits de Peyré et de Saint-Exupéry et de quelques autres — de revoir les roches rouges calcinées par le dur soleil, et le lent bercement des méharis.

Quelques lignes de l'auteur, inconsciemment nous préviennent : « ... et le récit se poursuit, tout à fait quelconque pour les auditeurs, mais passionnant pour le conteur, qui revivait ses souvenirs » (p. 144). Pourquoi faut-il que, pour nous aussi qui n'avons pas goûté l'air brûlant du désert ce livre n'évoque pas grand-chose ? Cette série d'anecdotes qui ne prennent jamais la valeur de nouvelles, ce désordre qui devrait être l'image même de cette vie, tantôt mouvementée, tantôt affreusement monotone, toutes ces visions d'un autre monde nous apparaissent assez imprécises. L'auteur semble connaître le désert, il y a probablement vécu, il l'aime. Malgré les imperfections de style, malgré une certaine gaucherie d'expression, on sent circuler partout une veine d'eau vive. Mais celle-ci, malheureusement, n'affleure jamais la surface et c'est avec un peu de dépit que nous avons refermé ce livre.

Nous disions que ces anecdotes ne deviennent jamais des nouvelles. L'une d'elle cependant intitulée *L'accueil nocturne du solitaire* ressort parmi les autres, mais l'ensemble du livre ne parvient pas à nous émouvoir et c'est bien dommage.

" LA MESSAGÈRE "

par MARCEL GAULTIER
(*Taupin, éditeur.*)

Marcel Gaultier est loin d'être un inconnu pour nous et déjà l'Indochine lui a inspiré *Gia-Long, Minh-Mang* et le *Roi Proscrit*.

Dans ce roman, le héros, commissaire des Douanes chinoises, rencontre une jeune femme sur le paquebot qui les amène vers l'Asie. Cette dernière reste assez discrètement mystérieuse et en apparence libre d'organiser sa vie. Son compagnon s'en éprend, l'emmène avec lui à Kweyang. Mais ses fantômes personnels, des engagements antérieurs — qui ne sont pas sentimentaux — la poursuivent, et toujours une arrière-pensée voilée la retient de s'abandonner avec simplicité à celui qu'elle aime à son tour. Les événements se précipitent et une fatalité qui dépasse les deux amants les obligera à se séparer pour toujours.

Dans ce roman, l'exotisme et même l'aventure se mêlent à une analyse psychologique. Cette dernière nous apprend peu de choses, sinon que chaque être est à l'autre étranger, impénétrable et sauf en de rares et miraculeux instants, ennemi. Cette interminable histoire se déroule à bord, en Indochine et surtout en Chine. Pourquoi de ce pays n'avons-nous qu'un pâle reflet effacé ? Nous en voyons l'image, mais sans en sentir palpiter la vie et si, d'autre part, l'auteur analyse avec une perspicacité psychologique un peu démodée, les sentiments de ses personnages, il ne réussit pas à en faire pour nous des êtres vivants, des héros fraternels.

De solides qualités d'écrivain rachètent heureusement cette lacune.

LES AGRESSIONS DE L'ANGLETERRE A MADAGASCAR

par PIERRE RIVES

Pierre Rives avait déjà été remarqué en France pour son livre *Les deux pirogues* qui reçut en son temps les éloges de critiques autorisés tels Maurice Maeterlinck. Pierre Rives sut montrer à la France le vrai visage de Madagascar et il prend aujourd'hui la défense de cette colonie qui lui est chère en groupant sous le titre *Les agressions de l'Angleterre à Madagascar* un certain nombre d'articles parus à Saigon dans les quotidiens locaux *La Dépêche* et l'*Impartial* dès le mois de juin 1942.

Dans une préface à cet ouvrage, Maurice Bernard loue l'auteur d'avoir contribué à cette tâche sacrée : « Garder intacte la notion d'Empire ».

Dans une première partie, Pierre Rives retrace l'histoire de la conquête française et de la colonisation avec la mise en valeur des territoires de la « France lointaine ».

Le livre se termine sur une magnifique description de Nossi-Bé, « la petite île », et de Diego-Suarez, « un coin de paradis ». Il nous entraîne vers les doux paysages de plantations de cannes à sucre et d'ylang-ylang où des Nossibéennes, vêtues de simbou, jouent de cette délicieuse harpe de bambou « dont les fibres donnent des sons pareils à ceux de la guitare ».

Et c'est avec impatience que nous attendons la parution du tome II de cet ouvrage qui constituera une magnifique tableau d'une des plus émouvantes périodes de l'histoire de la « Grande Ile indéfrancisable ».

GLANES

par JEAN HUNIER.

Nous recevons de Saigon ce petit livre déconcertant et sympathique.

Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une œuvre personnelle : l'auteur a recueilli dans divers livres des passages, qui lui paraissaient particulièrement significatifs, et nous les présente comme une gerbe de pensées et d'images rattachées à des thèmes divers, qui vont de la musique à la gastronomie en passant par la mort, la médecine et le bonheur. Le choix n'en est pas mauvais et chacun de nous, quand il avait dix-huit ans, s'est plus ou moins livré à ce passe-temps, passe-temps, qui n'est réellement valable que pour son auteur. Néanmoins, celui-ci a lu les bons auteurs et il y a profit à relire certaines de ses citations.

LES CHOSES COMME ELLES SONT...

(en lisant Benoist-Méchin)

Imprimé par Léon Feuillet, imprimeur, Saigon.)

Le livre de Mme GILLES-DEROSIÈRES nous présente un résumé très intéressant des opinions que M. Benoist-Méchin a exposées dans son *Histoire de l'Armée Allemande*.

Le trait dominant de cet intéressant petit livre est l'objectivité avec laquelle l'auteur analyse les éléments historiques de l'œuvre de l'ancien secrétaire à la vice-présidence du Conseil.

Dans l'extraordinaire imbroglio politique de l'après-guerre, l'auteur a su faire ressortir ces trois points importants, qui dominent la politique européenne après 1919 :

1° Le rôle de la Reichwehr qui incarne la continuité de la politique allemande ;

2° L'indécision de la France qui finit par choisir avec M. Barthou une « paix armée »... sans armes ;

3° L'impuissance de la S. D. N. et des diverses conférences qui en sont issues.

Par son réalisme, son sens de l'histoire objective, son ton dénué de passion, cet ouvrage apporte une utile compréhension à l'explication politique des problèmes de notre temps.

Comme le dit l'épigraphe, inspiré de Talleyrand, il ne blâme ni n'approuve, mais raconte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES

TONKIN

JEAN, fils de M. Alexandre Le Pêcheur et de Mme, nee Pardigon (28 mars 1943).

YVONNE-ELIANE, fille de M. et Mme Paul-Henri-Georges Féline (29 mars 1943).

MARIE-THÉRÈSE-CAMILLE-RENÉE, fille de M. Jean-Georges Hansberger et de Mme, née Antoni (29 mars 1943).

LAURENT-PHILIPPE-JEAN-CLAUDE, fils de M. Laurent-Philippe Aspirot et de Mme, née Graci Peruena (30 mars 1943).

ALIX-MARGUERITE-GRATIENNE-THÉRÈSE, fille de M. André-Louis Bénard et de Mme, née Goût (31 mars 1943).

NGUYÊN-QUYNH-CHAU, fille de M. de M. Nguyên-van-Nghiêm et de Mme, née Dô-thi Tam (1er avril 1943).

PAULETTE-MARIE-FRANCE, fille de M. Paul Simon et de Mme, née Jacqueline-Marie-Gabrielle-Arlette Juillet (2 avril 1943).

COCHINCHINE

MICHÈLE-GISÈLE-CLAUDE, fille de M. et de Mme Roland Hermet (28 mars 1943).

FRANÇOISE, fille de M. et de Mme Yves Hamon (29 mars 1943).

MICHÈLE-RENÉE-JOSIANE, fille de M. et de Mme Eugène Baudot (29 mars 1943).

JEAN-MARIE-VIENNEY, fils de M. et de Mme André GIRON (31 mars 1943).

MARCEL-LOUIS, fils de M. et de Mme Jacques Larnac (1er avril 1943).

CAMBODGE

GEORGES-HERVÉ, fils de M. et de Mme Demarti (28 mars 1943).

FIANÇAILLES

TONKIN

M. THOMAS LOURDES avec Mlle MARIE-MARGUERITE-LÉONIE FRANCINE.

COCHINCHINE

M. PIERRE-ANDRÉ BOULANGEOT avec Mlle PAULETTE LEPOIX.

M. FERNAND GAMEL avec Mlle NGUYEN-THI-QUYNH.

M. CAMILLE-VICTOR BAILLY avec Mme ALICE MOURKEZEL.

MARIAGES

TONKIN

M. GEORGES-ANDRÉ BERNARD avec Mlle MARIE-LUCIE-MARTHE GRIMALDI (2 avril 1943).

M. GEORGES GAUTAR avec Mlle RENÉE-HÉLÈNE-ELISE VIDAL (3 avril 1943).

M. MAURICE FOURNIER avec Mlle BERTHE EISNER (5 avril 1943).

DÉCÈS

ANNAM

M. AGARANT (21 mars 1943).
M. RENÉ OPPENHEIM (26 mars 1943).
M. LOUIS NEPUSCHLAN (26 mars 1943).
M. DE FRANCHI (26 mars 1943).
M. NGUYEN-VAN-VUONG (26 mars 1943).

TONKIN

M. PHILIPPE BORDENAVE (31 mars 1943).

COCHINCHINE

M. BUI-THE-MY (31 mars 1943).

CAMBODGE

Mme LAT DE MONTEIRO (27 mars 1943).

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

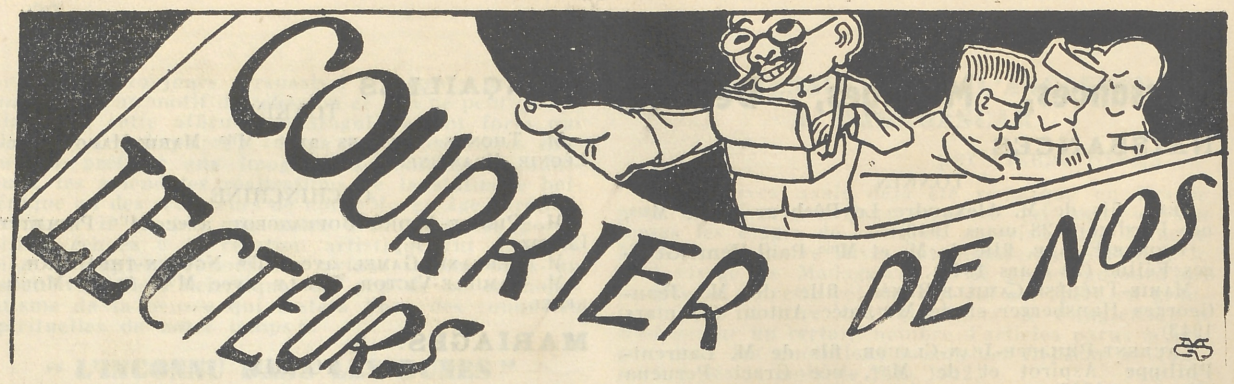
Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD
et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



~ **G. L..., à Nhatrang.** — Vous nous dites : « Les photos reproduites dans la revue sont ternes !... Hélas ! cher lecteur, nous le savons et nous en concevons souci. Il vous suffirait pour vous en persuader de considérer les moustaches de notre imprimeur et les cheveux de notre directeur, qui blanchissent de semaine en semaine.

Envoyez-nous de l'encre, qui ne soit pas de l'eau sale, et du bichromate d'ammonium, qui ne soit pas de potassium. Je puis vous assurer que le directeur des Ateliers Taupin ne fera aucune difficulté pour les accepter.

~ **P. K..., Laos.** — Notre sympathique confrère, le « Courrier de Haiphong » publie en ce moment une passionnante série d'articles sur « l'éléphant », animal que tout le monde croit connaître à tort. L'auteur de cet article, lui, a vécu auprès de ces pachydermes, les a fait travailler, et les a sans doute aimés. Comme nous voudrions que nos lecteurs nous parlent plus souvent de ce qu'ils connaissent et de ce qu'ils aiment!

~ **P. G..., à Hué.** — On peut à la fois écrire des articles dans une revue, voire même la diriger, et être capable cependant d'administrer correctement les populations indochinoises. Il n'y a pas la moindre incompatibilité. Nous considérons votre insinuation comme discourtoise à l'égard de nos collaborateurs S. C. et nous voulons être persuadé qu'elle participe de la même irréflexion que le reste de votre lettre.

~ **J. B..., à Hanoi.** — Prenez une paire de ciseaux et coupez les ailes à tous ces canards ridicules. Un de nos collaborateurs arrive de Dalat, et croyez-nous, il n'y est pas mort de faim. Il y a même pris pour sa part plusieurs kilos. Il y a des légumes, du lait, du fromage et du beurre plus qu'il n'en faut, et de la viande autant qu'il en faut.

Quant aux villas Jean-Decoux, que vous prétendez désertées, 21 sur 30 sont présentement occupées et plusieurs d'entre elles par des Tonkinois. N'écoutez pas les imbéciles.

Croyez-en l'adage latin bien connu « Perorant omnes, et omnes divagant » (pour être poli).

~ **N. V. N..., à Faifoo.** — Il est exact qu'en plus des prix littéraires de l'Association Alexandre-de-Rhodes, la Cochinchine a également organisé des concours destinés à récompenser des traductions d'ouvrages français en quôc-ngu. Les manuscrits sont en cours de correction par un jury composé des personnalités suivantes :

Président :

M. Hô-van-Trung, Dôc-phu-su en retraite ; Conseiller fédéral.

Membres :

MM. Lê-quang-Hô, Dôc-phu-su de classe exceptionnelle, attaché au Cabinet du Gouverneur de la Cochinchine ;

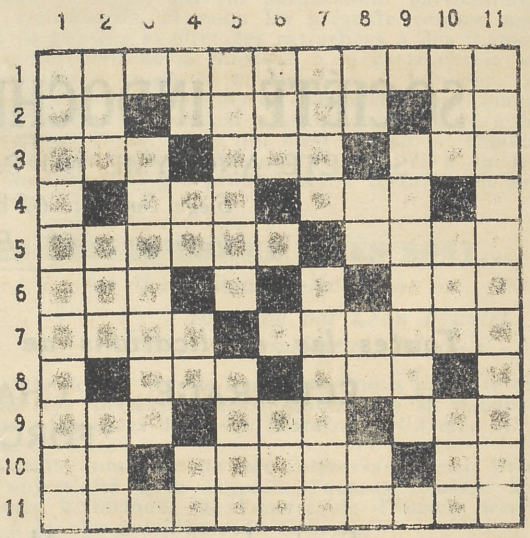
Doàn-quan-Tân, licencié ès lettres, diplômé de l'Ecole de Droit et d'Administration de Hanoi, président de la Société d'Enseignement Mutuel de Cochinchine ;

Mme Nguyên-thành-Long, directrice de l'Ecole primaire des Filles de Tan-dinh ;

M. Duong-minh-Thoi, diplômé de l'Ecole de Pédagogie de Hanoi, professeur d'annamite au Lycée Chasseloup-Laubat.

Ce concours est annuel, comme ceux de l'Association Alexandre-de-Rhodes. Renseignez-vous sur ses modalités auprès du Service I. P. P. de Cochinchine, à Saigon.

MOTS CROISÉS N° 106



Horizontalement.

1. — Beau-frère de Cinq-Mars avec qui il conspira contre Richelieu.
2. — Abréviation d'un titre — A laissé des lettres pleines d'esprit et d'intérêt — Possessif.
3. — Préposition — Souvent de bienfaisance — Publication.
4. — D'un auxiliaire — Lettre grecque.
5. — Guettera — Lord Raglan y gagne une bataille.
6. — Clair — Pareil.
7. — En Suisse — Peu d'ouvrages n'en ont pas.
8. — Anagramme de certaine pommade — Parfois homicide.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

9. — Agent politique — Valait généralement 3 livres — Non réglée.
10. — Phonétiquement abréviation étrangère — Dans le nom d'une ville de Roumélie — Pronom.
11. — Insectes à ailes composées d'un réseau de nervures.

Verticalement.

1. — Sur le Goltsch.
2. — Qui n'a pas cours en France — Anagramme de certain ornement — Tente.
3. — Ancien golfe Maliaque.
4. — Possessif — Pronom — Négation — Initiales du créateur du roman anglais moderne (1689-1761).
5. — Peintre espagnol (1588-1656) — Opposition.
6. — Roi de Juda — Tête.
7. — Rivière de France — Il résulta d'une entrevue qui eut lieu dans cette ville un traité avantageux pour la France.
8. — Article — Possessif — Note — Phonétiquement : leur appartient.
9. — Edifia le palais de Justice de Lyon (1764-1846).
10. — Lettre grecque — Pose — Affaibli.
11. — Famille de plantes dicotylédones à pétales.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 105

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	W	I	L	B	E	L	F	O	R	C	E
2	A	R	E	■	P	A	L	■	A	R	S
3	L	U	I	N	I	■	A	S	S	I	S
4	L	N	■	A	N	I	M	E	■	S	A
5	E	■	A	C	A	T	E	N	E	■	R
6	N	S	■	■	C	O	L	■	■	A	T
7	S	P	I	C	■	U	■	F	A	N	E
8	T	A	R	E	E	■	R	E	N	O	M
9	E	R	A	T	O	■	E	R	O	D	E
10	I	T	I	■	L	E	V	■	D	I	N
11	N	E	T	T	E	■	E	V	E	N	T

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Bière HOMMEL Export
Boissons Gazeuses LARUE
GLACE

sont des produits que
continue à fabriquer la
SOCIÉTÉ DES BRASSERIES
ET GLACIÈRES DE L'INDOCHINE
S. A. au Capital de 4.712.400 $

EN VENTE PARTOUT

Vous trouverez

INDOCHINE

chez nos dépositaires :

à Hanoi : *LIBRAIRIE TAUPIN, 50, Rue Paul-Bert,*
MOHAMED ISMAEL, 79, Rue Paul-Bert.

à Saigon : *PORTAIL, Rue Catinat,*
S. I. L. I. (ancienne Maison Ardin), Rue Catinat,
NGUYEN-KHANH-DAM, 25, Rue Sabourin.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Imprimerie G. Taupin et Cie — *Le gérant :* TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :

LE MATIN :
de 7h. à 11h.30

L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques